

L'expédition de Corée en 1866

Episode d'une station navale dans les mers de Chine,

Par M. H. Jouan

Mémoires : Société nationale académique de Cherbourg 1871

<https://play.google.com/books/reader?id=YigtAAAAYAAJ&printsec=frontcover&output=reader&hl=en&pg=GBS.PA145>

Pages 145 - 228

Un des principaux rôles de la marine militaire, dans les campagnes lointaines, est de faire respecter le drapeau de la France, et de protéger nos nationaux à l'étranger. Il arrive quelquefois que cette protection, chez des peuples à demi-barbares, entraîne à des expéditions de guerre; c'est ainsi qu'il y a deux ans, le contre-amiral Roze, commandant la division navale des mers de Chine, fut obligé de recourir à l'emploi de la force en Corée, où avait été commis un grand crime de lèse-humanité. Les journaux d'alors s'occupèrent très peu de cette intervention armée, si ce n'est pour l'envisager avec une sorte d'effroi. Le vent n'était pas aux expéditions lointaines, et les organes de la presse, même les plus modérés, semblaient craindre que le pays ne fût forcé de s'engager dans quelque entreprise aventureuse, au moment où des événements, pouvant amener de graves complications, s'accomplissaient en Europe. *Le Moniteur* vint rassurer les esprits en rendant compte, en quelques lignes, à la fois du commencement et de la fin de l'expédition, et des résultats qu'elle avait produits. Il me semble qu'elle aurait mérité mieux, non pas que de grands combats, dont le récit est toujours cher aux Français quoiqu'ils en disent, eussent été livrés, mais parce qu'elle faisait brèche dans un pays qui, jusqu'alors, s'était complètement défendu du contact des étrangers, quand tous ses voisins étaient entamés par l'Occident. Cela ne s'était pas fait sans peine: il avait fallu d'abord s'attaquer à l'inconnu. La partie militaire de l'entreprise était la moins difficile; le plus fort était de surmonter les obstacles que les localités opposaient à la navigation. Ce n'est pas qu'une lutte armée n'offrit pourtant de grandes difficultés. Par le fait de la disposition des lieux, les grands navires, qui constituaient la force réelle de la division navale, étaient obligés de s'arrêter loin des points où l'on devait rencontrer l'ennemi. Il ne pouvait être atteint que par un corps de débarquement, et, pour que celui-ci fût capable d'opérer, il fallait improviser tout un matériel de campagne. Le service des vivres, celui des ambulances, etc., tout était à créer; car, malgré les progrès apportés dans la flotte à l'organisation des compagnies de débarquement, ces dernières ne peuvent guère agir, avec efficacité, qu'à condition de ne pas s'éloigner des navires. C'est pour faire voir tous les obstacles qu'il y avait à vaincre, et devant lesquels le commandant en chef ne recula pas, que j'ai raconté, dans tous leurs détails, les événements arrivés pendant les cinq semaines qu'a duré cet épisode de notre campagne. Ce récit n'est guère qu'un journal écrit au courant de la plume, à mesure que les faits se succédaient, sans art, sans autre prétention que celle d'être sincère. J'espère que cet aveu fera passer sur ses nombreuses imperfections et que le lecteur saura gré à l'auteur d'avoir essayé de donner une idée de cette contrée mystérieuse, et de mettre en relief une page glorieuse de la carrière, déjà bien remplie, d'un officier général dont tout le monde, dans notre ville, a gardé un si bon souvenir

Cherbourg, septembre 1868.

I.

Le 11 juillet 1866, dans la soirée, le contre-amiral Roze, commandant en chef la division navale des mers de Chine, après une excursion à Pékin, était de retour à Tien-Tsin où l'attendait *le Déroulède*. Cet aviso devait le reconduire le lendemain abord de la frégate *la Guerrière* mouillée devant la barre de Takou. Le dessein de l'amiral était de se rendre à Nagasaki, puis à Yokohama, lorsqu'une communication du consul de France à Tien-Tsin vint renverser ces projets.

M. Dévéria, le consul, apprenait à l'amiral que, la veille, le paquebot venant de Tché-Fou avait amené un prêtre français, appartenant aux Missions Etrangères, porteur de graves nouvelles. Cet ecclésiastique, le P. Ridel, se trouvait en Corée avec onze autres missionnaires français. Le 8 mars, Mgr Berneux, chef de la mission, les PP. Beaulieu, Dorie et Ranfer de Bretenières avaient été mis à mort, par ordre du gouvernement coréen, sous les murs de la capitale: le 11 du même mois, c'était le tour des PP. Pourthié et Petit-Nicolas; le 30 celui de Mgr Daveluy, coadjuteur de Mgr Berneux, et des PP. Aumaitre et Huin. En même temps, un sort pareil était le partage d'une quarantaine de chrétiens indigènes. (Voir, pour les détails de ces exécutions, *Les Annales de la Propagation de la Foi*, n° 229, nov. 1866.)

Un des trois missionnaires survivants, le P. Ridel avait pu gagner la côte occidentale de la Corée, et s'enfuir, avec quelques chrétiens dévoués, sur une barque qui était arrivée en sept jours à Tché-Fou, où il avait été recueilli par un négociant anglais, M. Fergusson. Le P. Ridel ne savait rien de ses confrères qui avaient pris une autre direction, afin de se cacher plus facilement et de multiplier les chances de faire parvenir, dans quelque port de la Chine fréquenté par les Européens, la nouvelle de ces tristes événements. Il se rendait lui-même à Pékin pour en faire part au ministre de France en Chine. Bien que la Chine et la Corée soient aujourd'hui des empires séparés et distincts, il comptait néanmoins que l'intervention du gouvernement chinois, provoquée par le représentant de la France, serait d'un grand poids auprès du gouvernement coréen: de plus, la présence à Pékin, dans ce moment là, du commandant en chef de nos forces navales l'engageait à faire le voyage.

Le P. Ridel ne tarda pas à arriver à bord du *Déroulède*. C'était un homme de trente à trente-cinq ans, prêtre du diocèse de Vannes. Son étrange costume coréen, que nous ne connaissions pas, sa longue houppelande blanche, ses sandales de paille, son grand chapeau en fin treillis de bambou, attiraient tous les regards. Il y avait cependant, dans son apparence, quelque chose qui nous paraissait en contradiction avec la nécessité où sont les Européens de se cacher, ou au moins de ne se montrer que déguisés: c'était sa longue barbe, alors que les indigènes n'ont que quelques poils raides au menton. Quoiqu'il en soit, ses récits, empreints de la plus grande simplicité et d'une parfaite bonne foi, nous intéressèrent fort, car on ne savait rien, ou presque rien, sur la Corée, plus fermée aux étrangers que ne l'était naguère le Japon. Malheureusement, malgré un séjour de trois années, obligé de vivre caché, ne choisissant pour voyager que les nuits les plus obscures, il ne pouvait nous renseigner autant que nous l'eussions voulu. Il nous apprit cependant le nom de la capitale de la Corée, Séhoul, qui ne se trouve sur aucune carte. Cette ville, située à peu de distance de la côte occidentale, communique avec la Mer Jaune par une rivière que remontent facilement les jonques du pays. Le gouvernement coréen n'ignorait pas la présence des missionnaires: mais, bien que la religion chrétienne fut interdite, comme ils vivaient cachés, n'exerçant leur ministère que dans le plus profond secret, on ne les inquiétait pas, lorsque l'apparition de quelques bâtiments de guerre russes sur les côtes septentrionales du royaume, fit changer ces dispositions. N'ayant aucune idée des notions les

plus élémentaires de géographie, le gouvernement coréen confond ensemble tous les Occidentaux; il vint tout de suite à l'esprit du roi, qui est, à lui seul, à peu près tout le gouvernement, que les missionnaires appelaient les étrangers. La pression des Russes sur les frontières du Nord-Est, le récit des envahissements des Européens en Chine, en Cochinchine, au Japon, lui inspirèrent une résolution barbare sur laquelle il comptait beaucoup pour frapper de terreur les envahisseurs: dès lors le supplice des missionnaires fut décidé et bientôt accompli.

Cet acte de sauvagerie, de la part d'un gouvernement se disant civilisé, dont neuf Français venaient d'être victimes, ne pouvait guère rester impuni. On objectera que ces Français violaient d'une manière flagrante les lois du pays: qu'en allant en Corée prêcher une doctrine défendue, ils savaient à quoi ils s'exposaient: que cette détermination, toute volontaire de leur part, ne devait pas engager le gouvernement de leur patrie à se lancer dans une entreprise peut-être aventureuse. Je ne nierai pas la force et, jusqu'à un certain point, la vérité de ces objections; mais au temps où nous vivons, quand les communications de peuple à peuple deviennent de plus en plus fréquentes, est-il permis à des nations possédant une civilisation, différente de la nôtre, il est vrai, mais pourtant très avancée, de rester non-seulement isolées des autres nations, mais encore hostiles à leur égard? La sanglante tragédie du mois de mars 1866 n'était pas la seule; à l'exception d'un très petit nombre, tous les naufragés, que les tempêtes jetaient sur les côtes de Corée, étaient impitoyablement massacrés par les ordres d'un gouvernement soupçonneux. Demander compte à ce gouvernement du meurtre de nos compatriotes, ce n'était pas réclamer satisfaction pour la France seulement mais encore pour l'humanité et la civilisation. En tout cas, les événements de Corée ne pouvaient pas passer inaperçus. La conduite du commandant en chef était tracée: essayer de se mettre en rapport avec le gouvernement coréen, exiger de lui une réparation, soit par la persuasion, soit, au besoin, par les armes et, si les forces dont il disposait, ne lui permettaient pas cette dernière solution, faire au moins une reconnaissance qui permit au gouvernement français d'agir plus tard s'il le jugeait convenable.

La position de la capitale dans le voisinage de la côte occidentale, près d'une rivière qui, peut-être, admettrait des canonnières, indiquait, que c'était de ce côté qu'il fallait se rendre, ne fût-ce que pour prendre langue. Les Coréens, qui avaient amené le P. Ridel à Tché-Fou, étaient des marins pratiques de cette partie de la côte. On pouvait tirer d'eux des renseignements précieux, et même les seuls; car l'hydrographie de la côte occidentale de Corée s'arrêtait au golfe du Prince-Jérôme, dont les abords avaient été explorés par le contre-amiral Guérin. Il n'avait pas trouvé l'embouchure de la rivière de Séhoul qu'on lui avait indiquée comme devant être quelque part par là. Un échouage très sérieux l'avait seul empêché d'aller plus loin. Il fallait l'habileté et l'audace de ce marin consommé pour oser s'engager, avec une grande frégate à voiles (*La Virginie*), dans ce dédale d'îles, d'écueils de toute sorte, qui s'étendent comme une barrière en avant de la côte, dans des canaux que sillonnent des courants de foudre, où la différence de niveau entre la haute mer et la basse mer atteint quelque fois onze ou douze mètres. C'est au milieu d'un de ces archipels, encore si incomplètement reconnus, que se perdirent, il y a vingt ans, deux grands bâtiments de guerre français, *la Gloire* et *la Victorieuse*. Au nord du golfe du Prince-Jérôme, à partir du point où se sont arrêtées les explorations de l'amiral Guérin, les meilleures cartes n'indiquaient que de la terre ferme, une côte en ligne droite, et encore le plus souvent marquée simplement par des lignes ponctuées.

Les difficultés de la navigation, la perspective de n'échapper au naufrage que pour mourir dans les supplices, faisaient de ces rivages un juste objet d'effroi. Le commerce, si entreprenant dans les mers de l'extrême Orient, avait cependant essayé, au moyen de quelques petits navires, de franchir la barrière d'écueils et de rochers; mais, il avait été bientôt obligé de renoncer à ces tentatives devant les habitudes systématiques d'isolement des habitants qui repoussaient tous les étrangers: les Chinois eux-mêmes, qui ressemblent aux Coréens sous beaucoup de rapports, n'étaient pas admis. Cependant un actif commerce de contrebande avait

lieu, sur la côte occidentale, entre des jonques de la province chinoise de Shan-Tong et des bateaux coréens: c'est par ce moyen que nos missionnaires avaient pu s'introduire dans le pays.

Eux seuls auraient pu nous renseigner sur ses ressources militaires; mais, j'ai déjà dit plus haut que, par suite de la manière dont il avait été forcé de vivre, le P. Ridel ne pouvait nous apprendre que peu de choses. D'après lui, un petit nombre de soldats, mal armés de vieux sabres et de quelques fusils à mèche, composaient toute la force publique. Toute l'artillerie, dont pouvait disposer le gouvernement, se réduisait à quelques canons rouillés, sans affûts, qu'on voyait dans la capitale. Le pays était très salubre, surtout dans la saison où nous allions entrer; une expédition pouvait y trouver, sinon de quoi vivre dans l'abondance, du moins de quoi ajouter aux provisions qu'elle apporterait avec elle, grâce au bétail commun en Corée. Les murailles de la capitale et de quelques autres villes, ne devaient pas être un obstacle sérieux pour des troupes européennes. Voilà à peu près, avec quelques détails sur les mœurs, sur le fonctionnement du gouvernement et de la société, tout ce que nous pûmes apprendre.

Les seuls documents que nous possédions par ailleurs se réduisaient à quelques relations abrégées de voyages anciens, telles que le naufrage du Hollandais Henry Hamel dans le milieu du XVIIe siècle, (*Histoire du naufrage d'un vaisseau hollandais sur la côte de l'île de Quelpaert, avec la description du Royaume de Corée, traduite du flamand*, Paris, 1670. — L'auteur, Henry Hamel, resta treize ans en Corée. Presque tout ce qui a été écrit depuis, sur ce pays, a été copié sur sa relation, et par là beaucoup de faits se sont propagés qui sont des erreurs aujourd'hui: ainsi, dans un ouvrage très estimé, on lit que la Corée dépend de la Chine: cela n'a plus lieu. Des inexactitudes nouvelles ont été ajoutées aux anciennes. On lit encore que le pays est ouvert au commerce étranger depuis 1830: cela est si peu vrai, qu'au mois de septembre 1866, on massacrait tout ce qui se trouvait à bord d'une goélette américaine qui avait fait naufrage sur la côte occidentale) l'histoire de la conquête de la Corée par l'empereur du Japon Taïko-Sama à la fin du XVIe. (Les Japonais s'emparèrent de Corée en 1593: ils n'ont gardé de cette conquête qu'un port de la côte orientale, Fosan, où il y a une petite garnison Japonaise. Le christianisme fut prêché pour la première fois, à cette époque, par des religieux espagnols qui avaient suivi les conquérants. Il n'en restait plus de traces lors du voyage de Gutzlaff: ce ne fut que quelques années après qu'il fut introduit de nouveau).

Les renseignements épars dans les récits des missionnaires publiés à différentes époques, le voyage du capitaine B. Hall en 1816, celui du docteur Gutzlaff, qui essaya de pénétrer dans cette mystérieuse contrée en 1832, n'étaient pas en notre possession. Pour tout ce qui avait trait à l'état actuel du pays, nous n'étions pas plus avancés que pour ce qui concernait la navigation. L'amiral se décida à aller à Tché-Fou, pour chercher les bateliers du P. Ridel, réunir sur ce point tous les bâtiments de la division navale, si cela était nécessaire, et faire une reconnaissance, la saison peu avancée permettait de compter sur plusieurs mois de beau temps.

Mais ces projets devaient être modifiés, ou au moins ajournés. En revenant à bord de *la Guerrière*, le 11 juillet, l'amiral Roze trouva, arrivée la veille avec le courrier d'Europe, une lettre du gouverneur de la Cochinchine, contenant des nouvelles très graves. Une insurrection formidable avait éclaté dans notre colonie; pendant un moment la ville de Saigon même avait été menacée; la situation était assez mauvaise pour que le vice-amiral de La Grandière fit appel à la division navale de Chine. Ces événements mettaient la Corée en arrière-plan, et, bien qu'il en coûtât à M. Roze d'abandonner un dessein qui pouvait lui fournir l'occasion de se signaler d'une manière glorieuse, avant tout homme de devoir, il n'hésita pas un seul instant à se rendre à l'invitation du gouverneur de la Cochinchine. Ce n'était pas une perspective bien agréable qu'un voyage du Nord de la Chine à Saigon, en pleine mousson de Sud-Ouest, avec la chance, en outre, des typhons qui balayaient ces mers à cette époque de l'année. Le 13 juillet, *la Guerrière* mouillait à Tché-Fou et en repartait le 16. Le P. Ridel restait là avec l'invitation de venir se mettre à la disposition du commandant en chef, si ce dernier avait besoin de lui.

Le 19, nous étions dans le Sud de Shanghai, luttant contre une fraîche brise, lorsqu'on aperçut une corvette à vapeur qui fut bientôt reconnue pour *le Primauguet*. Le commandant Bochet vint à bord de la frégate. Il avait reçu de Cochinchine les mêmes avis que l'amiral, et ne sachant pas trop quand celui-ci, qu'il supposait déjà en route par le Nord du Japon, pourrait les recevoir, il s'était hâté, devant les termes des dépêches de M. de La Grandière, de partir pour Saigon. Puisque la frégate y allait, la présence du *Primauguet* ne devait plus y être aussi utile: l'amiral Roze ne voulant pas dégarnir la station de Chine, le renvoya à Shanghai. Le 24, *la Guerrière* mouillait à Hong-Kong pour prendre du charbon et attendre le paquebot venant de Saigon, qui arriva le 30. Les choses allaient beaucoup mieux en Cochinchine; néanmoins on comptait toujours sur la frégate. Le 4 août, elle arrivait à Saigon.

Le calme était revenu dans la colonie. Notre présence n'était plus bien nécessaire; mais il fut convenu que *la Guerrière* resterait à Saigon jusqu'à ce qu'on eut des nouvelles d'une colonne de 500 hommes, partant le 5 au matin, pour aller disperser les débris de la rébellion. Cela devait nous mener jusqu'au 15. Ce temps fut utilisé pour embarquer une assez grande quantité de matériel venu de France pour la station de Chine, et, dans la prévision d'une expédition en Corée, cent carabines, des munitions, des fusées de guerre, des bâts de mulet, et d'autres objets que l'administration coloniale mit avec empressement à la disposition de l'amiral Roze.

Partie le 16 août, *la Guerrière* était de nouveau à Hong-Kong le 20. On commençait à se préoccuper de la Corée dans cette ville. La presse locale en parlait de différentes manières; tous ses organes concluaient à ce que les Français allâssent venger leurs compatriotes. Quelques journaux exprimaient même le désir de voir une expédition anglaise se joindre à nous, pour prendre part aux bénéfices qu'il y aurait à faire: dans tous les cas, que leurs vœux fussent exaucés ou non, ils étaient heureux qu'une occasion se présentât de faire sortir de son isolement un pays qui avait 300 milles de côtes où les marchandises anglaises pourraient trouver un placement. Sans se préoccuper des commentaires des journaux de Hong-Kong, l'amiral se disposa à partir aussitôt après l'arrivée du courrier d'Europe, afin de profiter du reste de la belle saison, pour faire au moins une reconnaissance. Des instructions confidentielles furent envoyées à tous les bâtiments, pour rallier Tché-Fou, et à l'officier d'administration qui résidait à Wusung, pour faire disposer les envois, à Tché-Fou, de vivres et de charbon nécessaires.

Le commandant en chef disposait des forces suivantes:

Bâtiments.	Nombre d'hommes d'équipage
<i>La Guerrière</i> , frégate à hélice, commandée par M. Olivier, capitaine de vaisseau	545
<i>Le Primauguet</i> , corvette à hélice, M. Bochet, capitaine de frégate, en station à Shanghai,	198
<i>Le Laplace</i> , id., M. Amet, capitaine de frégate, en station à Yokohama	192
<i>Le Kien-Chan</i> (1), aviso à roues, M. Trêve lieutenant de vaisseau, en station à Yokohama,	42
<i>Le Déroulède</i> , id., M. Richy, lieutenant de vaisseau, à Tché-fou	42

(1) *Le Kien-Chan* et *le Déroulède* étaient deux petits steamers achetés au commerce pendant l'expédition de Chine de 1860; tous deux, en 1860, étaient en assez mauvais état. La coque du deuxième était en fer, ce qui le rendait peu propre à la navigation des côtes de Corée, où il était exposé, à chaque instant, à rencontrer quelque rocher inconnu auquel sa coque de tôle n'eût offert aucune résistance. Son armement se composait tout simplement de deux petits canons rayés de 4 et d'un vieil obusier, sans portée. *Le Kien-Chan*, construit en bois,

était mieux armé, ayant deux canons rayés de 12 et deux canons de 4, mais la longueur de ce bâtiment était un désavantage sérieux pour circuler dans les canaux étroits et tortueux où il eut à passer. Cet inconvénient disparut, grâce à l'habileté du capitaine. Les deux navires sur lesquels il y avait le plus à compter, à cause de leur armement spécial, étaient *Le Brethon* et *le Tardif*, portant chacun un canon rayé de 30 et deux canons rayés de 12. Ces deux canonnières, construites récemment à Ning-po étaient déjà en bien mauvais état. En outre, le peu de puissance de leur machine, était un grand inconvénient avec les courants de marée que nous rencontrâmes. *Le Mirage* était un ancien petit steamer dont on avait fait une goélette à voiles, bonne tout au plus à naviguer dans la baie de Tché-Fou, et à garder le poste de Kung-Tung. Sauf la frégate et les deux corvettes, tous les bâtiments composent la station navale de Chine, soit par le fait de leur construction ou de leur destination spéciale, soit par leur mauvais état, étaient incapables de tenir la mer avec du mauvais temps.

Le <i>Le Brethon</i> , canonnière de 2 classe,	
M. Huchet de Cintré, lieutenant de vaisseau, en station à Hankao	52
Le Tardif, id.,	
M. Chanoine, lieutenant de vaisseau, en station à Ning-Po	51
La goélette le <i>Mirage</i> ,	
M. de Chabannes, lieutenant de vaisseau,	
en station à Tché-Fou (y compris la garnison du poste de Kung-Tung),	59
La garnison de Yokohama, composée de marins fusiliers,	
sous le commandement de M. de Thouars, lieutenant de vaisseau	279
	Total 1.460

Il fallait naturellement défalquer de ce total le personnel nécessaire à la garde des différents postes, et un grand nombre de non-valeurs.

Le Laplace et le *Kien-Chan* devaient amener à Tché-Fou tout le matériel de campement qui était en magasin à Yokohama, deux canons de 4 sur affût de montagne, et une partie des fusiliers-marins de la garnison. Le paquebot français, venant du Nord, apporta une nouvelle inquiétante pour la réalisation de cette partie du programme. *Le Laplace*, en revenant de Nagasaki, avait fait côte dans le golfe de Yédo, sur un point assez dangereux. Était-ce un accident peu important, ou bien un échouage entraînant de longues réparations, peut-être une perte totale? Les détails manquaient absolument. On comprend combien, dans les circonstances actuelles, la privation d'un des meilleurs bâtiments de la division eût été sensible au commandant en chef; le petit *Kien-Chan* ne pouvait se charger que d'une faible partie du matériel et des hommes demandés à Yokohama. Disons tout de suite que cet échouage, arrivé par une brume très épaisse, n'eut pas de conséquences fâcheuses; *le Laplace* fut promptement retiré de la côte, sans autres dommages que des avaries insignifiantes, grâce au dévouement de son équipage, et à l'assistance d'une canonnière anglaise et de la corvette italienne *le Magenta*.

Nous eûmes l'occasion de voir, à Hong-Kong, M. Morisson, capitaine du steamer anglais le « *Rona* », appartenant à la liaison Jardine et Matheson. M. Morisson, envoyé à New-Chwang, port chinois dans le Nord du golfe de Pé-tehi-li, avait eu l'ordre de se déranger de sa route et de consacrer quelques jours à l'exploration du golfe du Prince-Jérôme, afin d'essayer de trouver l'embouchure de la rivière qui, disait-on, conduisait à la capitale de la Corée. Il devait même laisser quelques Chinois dans le pays pour y fonder les éléments d'un comptoir. *Le Rona* avait visité trois grandes baies du golfe. On avait eu des communications avec les habitants qui s'étaient montrés accessibles; mais il était facile de reconnaître que les mandarins, en dépit de leur politesse, n'avaient qu'une idée fixe: c'était de voir les étrangers s'en aller au plus vite, bien loin de permettre à quelques-uns d'entre eux de rester. Les Anglais avaient pu cependant

descendre à terre et se promener quelque peu dans la campagne sans être inquiétés. Le sol leur avait paru bien cultivé, mais naturellement pauvre; le bétail était très-rare. On ne voyait rien qui pût faire croire ce peuple capable de résister à une attaque. M. Morisson n'avait pas trouvé la rivière qu'il cherchait, et un échouage assez sérieux ne l'engageait pas à continuer. Le *Rona* était un fort navire, de trop grande valeur pour le compromettre dans des explorations dont le résultat était douteux. D'ailleurs le temps que le capitaine devait consacrer à cette recherche était écoulé; il continua sa route sur New-Chwang. Cela se passait à l'époque du supplice des missionnaires, mais M. Morisson n'en avait pas entendu parler.

On comprend avec quel intérêt nous écoutions ces détails qui nous étaient donnés avec la plus grande complaisance. On nous en promettait, avant peu, de beaucoup plus précis, la maison Jardine et Matheson ayant fait partir de Shanghai, pour explorer à fond le golfe du Prince-Jérôme, un tout petit steamer, l'*Emperor*, tout-à-fait propre à cette délicate navigation. Il faisait à Hong-Kong des chaleurs excessives, ce qui n'empêchait pas notre vaillant équipage breton de travailler avec ardeur, jour et nuit, à l'embarquement du charbon et aux autres préparatifs; aussi *la Guerrière* était-elle prête plusieurs jours avant l'arrivée du paquebot français, apportant les nouvelles d'Europe. Le 29 août, la frégate quittait Hong-Kong, et, malgré une fraîche brise de Nord-Est, fait exceptionnel pour la saison, pendant la plus grande partie de la route, elle mouillait le 6 septembre à Tché-Fou où étaient *le Déroulède* et *le Mirage*. Le 8, *le Primauguet* arriva, venant de Swatow et le 12, *le Tardif*, venant de Ning-Po. (1),

(1) Pendant notre séjour à Hong-Kong, en allant de Tché-Fou à Saigon, l'amiral reçut du capitaine du navire de commerce français *le Léon*, avis qu'un missionnaire, le P. Tardy, établi dans les environs de Swatow, avait été inquiété par les habitants d'un village voisin qui avaient attaqué celui où il demeurait, et dont toute la population était chrétienne. Le P. Tardy n'avait dû son salut qu'à l'intervention des capitaines des deux navires français *le Léon* et *le Bangkok* qui avaient fait débarquer leurs équipages en armes. Ordre avait été envoyé au *Primauguet* de venir tout de suite à Swatow voir au juste ce qui s'était passé, car il y avait sans doute un peu d'exagération dans tout cela; cette supposition se trouva être assez vraie

Le P. Ridel et ses Coréens revinrent de Shanghai à la même époque par un des paquebots de ce port. Ce steamer apporta en même temps à l'amiral une lettre d'un Anglais, M. Oppert, qui était subrécargue de l'*Emperor* pendant le voyage que ce petit bateau venait de faire en Corée. Il écrivait que l'*Emperor* avait trouvé une rivière, ou plutôt un bras de mer. conduisant à l'embouchure de la rivière par laquelle on pouvait remonter jusqu'à Séhoul. A l'entrée de ce bras de mer, il y avait des mouillages convenables pour des navires de la taille de *la Guerrière*. M. Oppert avait tracé une carte de la route suivie par l'*Emperor*, et il offrait cette carte à l'amiral, moyennant certaines conditions. Je ne saurais dire ce qui lui fut au juste répondu, mais ces conditions étaient inacceptables. La possession de ce document aurait pu être utile: mais, d'un autre côté, il eût été triste, pour la marine française que nous n'eussions pu nous en passer. De plus, les Coréens du P. Ridel, mis en présence de cartes grossières de la Corée, qui avaient été envoyées, par le même courrier, à l'amiral par le ministre de France à Pékin, se reconnaissaient parfaitement dans ces barbouillages chinois où les villes et les îles étaient représentées par de grands ronds, sans tenir compte des gisements et encore moins des distances. Les réponses de nos futurs pilotes étaient beaucoup plus précises que celles que nous avions eues d'eux, deux mois auparavant, et s'accordaient bien entre elles. Le 18 septembre, par un temps superbe, l'amiral partit, pour aller lui-même faire une reconnaissance, sur *le Primauguet* accompagné du *Déroulède* et du *Tardif*. Outre le P. Ridel et ses gens, le commandant en chef emmenait avec lui MM. Humann, lieutenant de vaisseau, aide-de-camp, Desfossés, enseigne de vaisseau, officier d'ordonnance, de Marliave, aspirant de 1re classe, de

Benazé, lieutenant de vaisseau de *la Guerrière*, qui était allé autrefois, dans ces parages avec l'amiral Guérin, Foll, médecin de 2e classe du poste de Kung-Tung, le chef de timonerie de la frégate, Macé, et 54 marins-fusiliers, timoniers, etc.

Le Laplace et *le Kien-Chan* arrivèrent le 20, ayant passé par la Mer Intérieure du Japon, ce qui leur avait fait éviter un violent typhon. Ils apportaient le matériel de campement, et 160 marins-fusiliers sous la conduite de M. le lieutenant de vaisseau de Thouars. L'abbé Cazaneuve, aumônier de la division, revenait prendre, à bord de *la Guerrière*, ses fonctions remplies depuis quelques mois par l'abbé Lala-Borderies qui passait sur *le Laplace*. Un officier danois, M. Suenson, arrivé également par cette corvette, fut mis sur *la Guerrière*, et, par la suite, attaché à l'Etat-Major général. Le 1er octobre, la canonnière *le Le Brethon* arriva de Hankao. Ce petit bâtiment était en assez mauvais état: on s'occupa sur le champ de le réparer avec les moyens des autres navires. Pendant l'absence de l'amiral, les équipages furent exercés sur la plage de Kung-Tung, favorablement disposée pour cela, à tirer à la cible, à marcher avec l'équipement nécessaire pour une expédition de plusieurs jours, camper, dresser les tentes, faire promptement la cuisine, etc., toutes choses en dehors des habitudes ordinaires des navires de guerre. Le Chef d'Etat-Major et le Commissaire de division, restés à Tché-Fou, s'occupaient à rassembler, avec les ressources de la place, et avec toute l'économie possible, quelques objets de matériel nécessaires pour des opérations à terre. Les vivres et le charbon, demandés à Shanghai, arrivèrent sur deux navires de commerce frétés dans ce port.

Le 3 octobre, au matin, *le Primauguet*, *le Déroulède* et *le Tardif* étaient de retour. Les deux petits navires étaient allés jusque devant Séhoul, après mille difficultés, et non sans s'être échoués plusieurs fois. *Le Primauguet*, en essayant de remonter avec eux, avait fait côte sur un banc de roches, mais sans se faire de mal; il avait été prudent de le laisser à l'Ile-Boisée, à cinq milles dans le Sud de l'île de Kang-hoa. Remontant la Rivière-Salée, c'est-à-dire le bras de mer situé à l'Est de Kang-hoa, les deux petits steamers s'étaient lancés dans le Han-Kiang, ou Fleuve Impérial, qui remonte dans la direction moyenne du Sud-Est, et, après un parcours de vingt-six milles, ils étaient arrivés devant Séhoul dont on voyait les murailles à une lieue et demie de la rive.

Quand la petite division avait atterri sur le golfe du Prince-Jérôme, les pilotes Coréens s'étaient parfaitement reconnus. Ils avaient, sans hésitation aucune, conduit les navires pour passer la nuit à l'ancre sous une île qui fut nommée Ile-Eugénie; puis le lendemain, après avoir chenalé au milieu de bancs et d'îlots, à l'Ile-Boisée, le dernier mouillage qu'ils avaient indiqué comme capable de recevoir de grands bâtiments, encore- était-il assez incommode; si, à marée haute, il paraissait offrir une assez vaste surface, à marée basse, ce n'était guère qu'un boyau étroit entre d'immenses bancs de vases qui réunissaient les différents îlots les uns aux autres; en outre, il était coupé en deux par un banc que *la Guerrière* n'aurait pu franchir sans attendre que la marée eût beaucoup monté. Les courants rendaient la navigation très difficile par leur violence, et comme cela a presque toujours lieu à l'entrée des rivières, l'étale n'avait pas de durée; le changement de direction du courant se faisait tout à coup. Au nord du mouillage de l'Ile-Boisée, commençait la Rivière-Salée, un peu en dedans de l'entrée de laquelle *le Primauguet* s'était échoué. Pendant que *le Tardif* et *le Déroulède*, sur lequel l'amiral et le commandant Bochet avaient passé, poussaient en avant par l'est de Kang-hoa, les officiers de la corvette levaient le plan du mouillage de l'Ile-Boisée.

Pendant leur route vers Séhoul, les deux bateaux eurent plusieurs fois des communications avec les habitants des rives où l'on voyait quelques villages. La population accourait de tous côtés, attirée par le spectacle des navires des Barbares, marchant sans voiles ni rames, et les Coréens, avec leurs vêtements blancs, leurs grands chapeaux, garnissant toutes les hauteurs des rives, n'étaient pas un spectacle moins curieux pour les explorateurs. Quelques individus, paraissant revêtus d'un caractère officiel, vinrent à bord du *Déroulède* de la part des

mandarins. Leurs manières étaient empreintes de la plus grande politesse; ils étaient pleins de prévenances; mais à travers tout cela, perçait une grande inquiétude: Qui êtes-vous? où allez-vous? Qu'est-ce que vous voulez? allez vous-en! — c'était toujours en cela que se résumaient leurs discours. Dans quelques localités des présents divers, un boeuf, des poules, des fruits, des poissons secs, furent apportés à bord des bâtiments sans qu'on voulût rien accepter en échange. Aux approches de Séhoul, ces bonnes dispositions parurent changer; la rive était barrée par des jonques. L'amiral leur envoya dire qu'il ne voulait faire de mal à personne, mais que, si on ne laissait pas le passage libre, il ouvrirait de force, et, comme on ne répondait pas, un coup de canon fut tiré dans le groupe des jonques qui s'empressèrent de s'en aller. Les deux bateaux redescendirent après avoir séjourné, pendant une nuit devant Séhoul. En repassant devant l'île de Kang-Hoa, au village de Kakodji, on reconnut que les murailles, qui bordent presque partout le rivage dans cette partie, étaient garnies de soldats portant des drapeaux, comme cela se voit dans les troupes chinoises. Plusieurs coups de feu furent tirés quand les navires avaient déjà dépassé ce point, mais une décharge des fusiliers embarqués sur *le Déroulède* dissipa ces rassemblements.

M. Roze rapportait une carte suffisante pour ses futures opérations, de la Rivière-Salée et du Han-Kiang, levée par MM. Bochet, Humann et Desfossés, et sur laquelle était tracée la route tortueuse que pouvaient suivre les canonnières et les avisos (le tirant d'eau de ces bâtiments était, en moyenne, de 2m 40) tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre; le cours du Han-Kiang n'est guère qu'une suite de bassins où l'eau est assez profonde en tout temps, mais on ne peut aller de l'un dans l'autre qu'à certains moments de la marée. On avait même pu débarquer à Kakodji, le point le plus voisin de la place forte de Kang-hoa, qui, disait-on, était un des boulevards de la Corée, et, du haut d'une colline, avoir une idée de cette place et de la topographie du pays. Cette reconnaissance avait été accompagnée de beaucoup de bonheur; mais il faut aussi faire une grande part à l'habileté des officiers qui y avaient concouru. Il était heureux que l'échouage du *Primauguet* et celui du *Tardif* qui, en face de Séhoul, s'était trouvé, à marée basse, échoué par son milieu sur une roche, n'eussent pas eu de suite. Peu de temps après son retour, l'amiral reçut une lettre de M. Oppert, accompagnée de la carte dont il a été question et d'instructions nautiques. *L'Emperor* avait remonté par le côté occidental de Kang-hoa, jusqu'au Nord de cette île, vis-à-vis l'entrée du Han-Kiang, là où il mêle ses eaux à l'eau de la mer, et s'était arrêté un peu avant l'extrémité Nord de notre Rivière Salée devant une pointe que les Anglais appelèrent Fort-Point, d'une batterie qui la couronnait. Sur cette carte, la position donnée à Séhoul était tout-à-fait problématique. Ce document ne pouvait donc plus être pour nous de première utilité, il était cependant bon de l'avoir, mais il était heureux qu'on ne l'eût pas reçu avant le départ des trois bâtiments: car probablement, ils auraient suivi les traces de *l'Emperor*, et la route trouvée par l'amiral était plus courte, plus directe et plus facile. Le mouillage indiqué par M. Oppert, comme convenable pour *la Guerrière*, était plus éloigné de Kang-hoa, et paraissait moins bon que celui de l'Île-Boisée.

On commençait à s'inquiéter, à Tche-Fou et à Shanghai, du sort d'une goélette américaine, *le General Sherman*, partie depuis quelque temps de ce port pour la Corée — pour essayer d'y vendre des armes et des munitions, disaient les mauvaises langues, qui pouvaient bien avoir raison. Le bruit était arrivé, on ne sait trop comment, qu'elle avait fait côte en remontant la rivière de Pin-Yang, dans le Nord de la partie occidentale de la Corée et que les mandarins du lieu l'avaient fait brûler avec tout l'équipage dedans. Un missionnaire Anglais, le Rd. Thomas, connu par plusieurs voyages en Chine, se trouvait sur ce navire et aurait péri dans cette occasion. Décidé à tenter un coup de main sur Kang-hoa, le commandant en chef fit connaître par un ordre le plan de campagne que la vue des localités lui avait suggéré. La rédaction détaillée de ce projet était due en grande partie à M. Humann, son aide de camp: tout y était prévu, aussi l'exécution, de point en point réussit-elle parfaitement. Les forces que nous

pouvions mettre à terre furent divisées en trois petits corps, sous le commandement supérieur de M. le capitaine de vaisseau Olivier, de *la Guerrière*, et ainsi composés :

1er Corps. — Compagnie de débarquement de *la Guerrière*, M. Hulot, comte d'Osery, capitaine de frégate, second de *la Guerrière*. (On y avait adjoint une vingtaine de marins-fusiliers pris au poste de Kung-Tung.)

2e Corps. — Compagnies du *Primauguet* et du *Laplace*, M. Bochet, capitaine de frégate, commandant du *Primauguet*.

3e Corps. — Fusiliers de la garnison de Yokohama, M. de Thouars, lieutenant de vaisseau.

A chacune de ces divisions étaient attachés deux canons rayés de 4, sur affût de montagne. Un peloton de 25 gabiers de *la Guerrière*, sous le nom d'abordeurs, sous le commandement de M. Rat, enseigne de vaisseau, était spécialement destiné au service de la plage après le débarquement. M. de Chabannes, enseigne de vaisseau, commandant *le Mirage*, était adjoint au commandant Olivier, en qualité d'officier d'ordonnance.

L'amiral emmenait avec lui, outre l'Etat-Major général, une escorte de vingt hommes, canotiers, timoniers, etc. L'officier d'administration de *la Guerrière* était chargé du service des vivres du petit corps expéditionnaire. Le chef de timonerie de la frégate, qui avait fait partie de l'exploration, fut embarqué sur le *Le Brethon* comme pilote.

En comprenant les équipages des quatre petits bâtiments, qui seuls pouvaient remonter la Rivière-Salée, le chiffre total des hommes destinés à opérer d'abord contre l'île de Kang-hoa était d'environ 900, parmi lesquels il fallait compter un certain nombre de non-valeurs, comme toujours.

Le Mirage devait rester seul à Tché-Fou, sous le commandement de M. Biard, aspirant de 1re classe. Le 4 et le 5 octobre, un coup de vent de N.O. vint nous annoncer les approches de la mauvaise saison. Ce mauvais temps retardait nos préparatifs; le vent et la grosse mer empêchaient toute communication avec la ville de Yentaï d'où nous tirions nos approvisionnements, et qui est située à une grande distance de notre mouillage de Kung-Tung. Le 10, une répétition du débarquement eut lieu sur cet îlot, dans le but de s'assurer que chacun connaissait son poste, que tout le matériel embarqué dans les canots y était convenablement installé, et que le remorquage des embarcations par les deux avisos s'opérait avec facilité. Le vice-amiral King, commandant la station anglaise en Chine, arrivé la veille sur le steamer *l'Adventure*, assistait à cette revue. Il était accompagné d'un jeune prince de la famille d'Orléans, le duc d'Alençon, qui se rendait avec lui à Pékin. Inutile de dire que les vœux de l'auguste exilé ne nous firent pas défaut.

On embarqua sur *la Guerrière* une vieille chaloupe pontée (Chaloupe n° 2.) appartenant à l'établissement de Kung-Tung: une autre, beaucoup plus grosse (Chaloupe n° 1.), pontée également, devait être mise à la remorque du *Kien-Chan*. La division avait des vivres jusqu'au 1er janvier, et soixante bœufs vivants.

Le 11 octobre, à cinq heures du matin, les bâtiments sous vapeur s'attelèrent les uns aux autres, comme cela était prescrit, et, une fois hors de la baie, firent route sur trois colonnes, favorisés par le calme et le plus beau temps du monde.

(Nous avons eu beaucoup à nous louer d'un marchand allemand, nommé Schmidt, établi à Yeulai, Pensant qu'il y aurait à faire d'assez bons profits à bord de nos navires, il demanda à accompagner l'expédition en emportant un assortiment complet de marchandises. Il n'y avait pas moyen de le loger sur un de nos bâtiments où toutes les places étaient prises. Il voulait, à tout prix, venir nous rejoindre, à ses risques et périls, sur une jonque chinoise. Malgré l'avantage évident qu'on eût trouvé à avoir un approvisionnement comme celui qu'il nous proposait, surtout dans le cas où nous aurions été obligés de passer l'hiver en Corée, on le détourna de ce dessein qui l'aurait mené très-probablement à sa perte, mais on lui promit de le faire venir par la première occasion, s'il y avait avantage pour lui à nous rejoindre.)

Le beau temps continua pendant la nuit. Dans la matinée du 12 il survint un petit incident qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses, en nous privant d'un de nos bons moyens de transport. La grosse chaloupe, traînée par le *Kien-Chan*, avait cassé ses remorques et s'en allait en dérive, chavirée: il fallut s'arrêter pour la repêcher, ce que le *Kien-Chan* fit avec beaucoup d'habileté. Cet accident retarda la marche de la division pendant une heure et demie environ.

A dix heures du matin, le groupe des îles Ferrières fut signalé. Un changement de couleur très prononcé dans l'eau, à l'approche de ces îlots arides, fit craindre de rencontrer des hauts-fonds et força les navires à obliquer un peu vers le Sud. Vers trois heures de l'après-midi, nous donnions dans les terres; on largua les remorques, pour se mettre sur une ligne de file, le *Primauguet* en tête, ayant le *Tardif* et le *Déroulède* en échiquier sur ses flancs, sondant continuellement et signalant le brassiage, le *Laplace* derrière le *Primauguet*, la *Guerrière* ensuite ayant le *Le Brethon* à sa gauche. Le *Kien-Chan*, retardé par la chaloupe qu'il traînait, restait en arrière. (Avant de quitter Tché-Fou, tous les bâtiments avaient disposé des espars de rechange, de manière à n'avoir qu'à les laisser tomber, pour servir de béquille, en cas d'échouage.)

Nous naviguions sur les eaux jaunes, bourbeuses, agitées par des remous de courants: à chaque instant, de grandes plaques vaseuses montaient à la surface; cependant le plomb de sonde accusait toujours de grands fonds. On apercevait dans le lointain de nombreuses barques coréennes. Au coucher du soleil, la division rasait la pointe occidentale de l'île Fernande, la dernière terre reconnue par l'amiral Guérin. C'est une île montueuse, à l'aspect aride: il y a cependant un beau bois de pins qui monte le long d'un ravin au bas duquel, vers le Nord-Est de l'île, on voit un assez grand village composé de petites maisons en pierres, aux toits de chaume. Quelques curieux, qu'il était facile de reconnaître de loin à leurs vêtements tout blancs, se montraient sur les hauteurs. Nous passâmes auprès de trois ou quatre petites barques: les bateliers n'avaient pas l'air d'être impressionnés par un autre sentiment qu'une curiosité un peu inquiète.

La division mouilla à six heures du soir dans le Nord de l'île Eugénie. Quelques uns des bâtiments eurent de la peine, de l'hésitation, à trouver un ancrage convenable, les fonds étant très inégaux. Après une nuit de calme, marquée par une très forte rosée, on appareilla au petit jour, pour remonter vers le Nord, toujours précédés par le *Tardif*, le *Déroulède* et le *Primauguet*; la part, prise à l'exploration par les capitaines de ces bâtiments, les désignait tout naturellement pour guider les autres dans ces passages tortueux, vers le mouillage de l'île-Boisée, la base de nos futures opérations. Cette île a été ainsi nommée parce qu'elle est couverte d'un bois de pins, tandis que les autres îlots sont arides, revêtus seulement d'une herbe brûlée, et encore la roche nue perce-t-elle en beaucoup d'endroits. Sur une autre île, à l'Ouest de l'île-Boisée, est le grand village de Yen-Yong, dont les abords étaient, en ce moment, couverts de curieux.

La place de chaque navire avait été marquée sur le plan de ce mouillage étroit, et, pour plus de facilité, le *Primauguet* laissa un canot à l'endroit que la *Guerrière* devait occuper, puis un autre pour le *Laplace*, et s'avança tout-à-fait vers le nord. La position des petits navires était subordonnée à celle des grands. A onze heures et demie, tous étaient à leur poste, sauf le *Kien-Chan* qui n'arriva que deux heures après.

Pendant l'après-midi et la soirée on s'occupa de tout disposer pour remonter la Rivière-Salée le lendemain, avec les petits batiments et les embarcations portant le corps de débarquement. La distance à laquelle les navires étaient les uns des autres, la violence des courants, rendirent ces préparatifs assez difficiles. Nos baleinières avaient aussi beaucoup de peine à arrêter les jonques qui faisaient route vers le Nord: le plus souvent, à l'approche de nos canots, elles mouillaient près de terre et leurs équipages les abandonnaient: quelques unes

trouvaient moyen de s'échapper par des canaux qui nous étaient inconnus.

Le commandant du *Laplace* restait à garder le mouillage de l'Ile-Boisée avec sa corvette et la *Guerrirre*, sur lesquelles il n'y avait plus que des équipages réduits. La frégate n'avait plus que deux officiers, M. Baron, lieutenant de vaisseau, et M. Baudouin mécanicien, principal. Les deux bâtiments devaient fabriquer du pain, préparer les envois de vivres pour les troupes débarquées, en un mot, subvenir aux premiers besoins de ces dernières, une fois qu'elles seraient à Kakodji, éloigné de cinq lieues de l'Ile-Boisée.

Le dimanche 14 octobre, à 7 heures du matin, l'amiral Roze mit son pavillon sur le *Déroulède*, et la marche commença dans l'ordre suivant:

1° *Le Tardif* ayant en plus de son équipage 50 fusiliers de Yokohama (3e corps.)

2° *Le Déroulède*, avec l'amiral, l'état-major général, le commandant Olivier, le reste du 3e corps, et traînant les embarcations du *Primauguet* et du *Laplace* avec le 2e corps, commandant Bochet.

3° *Le Kien-Chan*, remorquant la chaloupe n° 1 et les canots de la *Guerrière* qui portaient le 1er corps, commandant d'Osery.

4° Le canot à vapeur de la *Guerrière*, remorquant la chaloupe n° 2, chargée des munitions de réserve.

5° *Le Brethon*.

Le flot tirait vers sa fin quand on arriva à la Rivière-Salée. A notre gauche, par conséquent sur la rive droite, on voyait le grand village de Sirou, dont les habitants nous regardaient tranquillement passer. Le temps était lourd, orageux, très chaud pour la saison. En rasant une pointe de la rive droite, on aperçut quelques Coréens à demi-cachés dans les anfractuosités des rochers qui faisaient des signes: l'un d'eux même agitait — avec précaution pourtant — un petit drapeau tricolore; il fut reconnu pour un des chrétiens venus à Tché-Fou avec le P. Ridel, qui avait pu regagner son pays.

J'ai déjà dit quelle prudence exigeait la navigation dans ce canal étroit, plein de roches et de bancs de sable, où la marée cause parfois de véritables tourbillons et même des rapides et des cataractes. A six milles dans le nord de Sirou, la Rivière Salée fait un double coude très brusque et très difficile à franchir. A partir de là, et même plus bas, on voyait sur chaque pointe, du côté de Kang-hoa un fortin circulaire; mais, nulle part il n'y avait traces de canons ni de moyens de résistance quelconques, seulement quelques curieux. Presque partout, une muraille composée de gros blocs, dont l'agencement rappelait celui des murs cyclopéens de la Grèce, et surmontée d'un parapet et de créneaux en briques, bordait le rivage.

A onze heures du matin, le *Tardif* et le *Déroulède* arrivaient devant le village de Kakodji où aboutit la route qui mène à la ville de Kang-hoa. *Le Kien-Chan* était resté en arrière, ayant échoué sur un banc: il n'y avait point d'espoir de le relever avant le retour de la marée montante. Les deux bateaux affourchèrent, le *Tardif* en amont, devant le village où l'on ne voyait que quelques individus s'enfuyant. Seul, un vieillard vint se placer en face des navires, sous un grand arbre, et ne se retira qu'après avoir fait des prières et des gestes qui semblaient être une malédiction contre les barbares. Le 2e et le 3e corps, mis à terre, occupèrent le village et couronnèrent les hauteurs qui le dominent, sans rencontrer la moindre résistance: tout le monde avait fui, à l'exception de deux ou trois vieilles femmes qui gardaient des enfants en bas âge. Le *Le Brethon* arriva bientôt, amenant les canots que *le Kien-Chan* remorquait, et ceux-ci jetèrent tout de suite leur monde à terre.

L'amiral descendit ensuite. On remarqua cependant quelques préparatifs de défense: ainsi, sur une petite jetée en ruines où l'on débarque, il y avait deux gros canons en bronze, ou mieux deux cylindres creux, tout simplement posés sur le sol, et retenus pointés en direction par des morceaux de bois enfoncés en terre de chaque côté. Dans une sorte de fortin, on trouva quelques vieux canons de fonte de fer, deux petites pièces en bronze à culasse mobile, un grand

nombre de fusils à mèche, des arcs, des flèches en quantité, des lances, des bombes en cuivre, et des caisses pleines de poudre durcie: tout cela fut détruit aussitôt. L'amiral examina les environs et monta au sommet d'une colline boisée qui est au nord du village: il y avait là une petite maison où l'on rencontra un individu, âgé d'une quarantaine d'années, qui ne témoigna aucun effroi, répondant avec beaucoup d'assurance, à tout ce qu'on lui demandait qu'il ne savait point ce qu'on lui voulait et que d'ailleurs il ne se mêlait pas de politique.

La Rivière-Salée, devant le village de Kakodji, peut avoir un demi-mille ou deux tiers de mille de largeur, quand la marée est haute; mais, à marée basse, cet espace est considérablement rétréci par des bancs qui découvrent. Alors, les deux rives sont bordées de grandes plages de vase noirâtre dans laquelle on enfonce presque partout à mi-jambe. Une muraille crénelée s'étend devant Kakodji; entre elle et l'eau, il y a un espace, plus ou moins large, presque entièrement occupé par des maisons et de petits jardins potagers. Les maisons ne sont que de mauvaises cahutttes, en moellons grossièrement liés avec de la terre, et couvertes en chaume. Il serait difficile de rencontrer quelque chose de plus sale, de plus puant, que ces chaumières.

Devant le débarcadère s'ouvre une grande porte voûtée; au-dessus de la porte, un corps de garde, au toit relevé aux quatre angles, comme cela se voit dans les constructions chinoises. En prenant à main droite, on entre dans une rue qui est le commencement de la route de la ville. A gauche, les maisons du village sont placées sans ordre aucun, entourées de petits jardins plantés de choux, et surtout de navets. Immédiatement derrière les maisons, s'élèvent des collines, dont la plus haute a peut-être soixante mètres d'altitude, nues, ou seulement couvertes d'herbes, avec un arbre isolé, çà et là, sur leurs flancs. En suivant la muraille à gauche de la porte, on voit, sur un mamelon, un fortin aux trois quarts ruiné: un peu plus loin un cap escarpé, une petite falaise, où il y a quelques maisons de meilleure apparence que les autres, limite le village du côté du sud. On avait mis là quelques canons de fer, tout simplement posés sur cette plateforme naturelle. Au pied coule un ruisseau, au lit profondément encaissé, qui remonte dans la campagne, perpendiculairement à la Rivière-Salée. Il y a une assez grande agglomération de maisons sur les versants Sud-Ouest et Ouest des collines qui circonscrivent le village du côté de la mer. Ce fut dans ces maisons que se logèrent tout de suite les hommes du 3^e corps. (Fusiliers de Yokohama). Le 1^{er} corps et les abordeurs s'installèrent dans les maisons voisines de la porte de la mer, et dans celles qui s'étendent plus loin vers le Nord.

Le commandant Bochet, avec les compagnies du *Laplace* et du *Primauguet* s'avança en flèche sur la route de Kang-hoa, et campa dans un petit bois et dans un hameau voisin, de manière à parer à toute attaque de ce côté. Un poste fut établi sur le sommet le plus élevé au-dessus de Kakodji, de sorte qu'il était impossible de venir à nous sans que l'alerte fut donnée. La route de la ville commence, a-t-il été dit, à droite de la porte de la mer. Au bout de quelques pas, elle s'infléchit vers l'Ouest, longe le pied des collines d'un côté et de l'autre des rizières auprès desquelles il y a un puits d'eau excellente. A main gauche, en sortant du village, on voit quelques monuments funéraires, composés de grandes pierres de granit, plantées debout sur un socle, travaillées et polies avec un fini parfait, et couvertes d'inscriptions en caractères chinois. La route monte ensuite, par une pente assez raide, dans une dépression de terrain entre deux collines, puis redescend dans la plaine. On a diminué la raideur des pentes par une tranchée qui fait de ce passage un défilé étroit. C'est à droite de cette coupure qu'on monte sur le point culminant des environs du village, là où nous avons trouvé un philosophe s'intéressant très peu à ce qui se passait autour de lui. Le versant oriental de cette colline tombe du côté de la rivière par une pente rapide, couvert par un bois de pins assez serrés les uns contre les autres: dans un ravin de ce versant, il y avait une pagode renfermant de curieuses idoles, et une maison beaucoup mieux construite que les autres qui était un magasin à poudre bien approvisionné. Du haut de la montagne du *Solitaire*, on a une vue étendue sur les environs.

(Comme on aurait pu craindre une attaque du côté du *Solitaire*, favorisée par le bois dans lequel des partisans auraient pu se cacher, on installa, plus tard, malgré l'éloignement assez grand où il était du village, un poste sur le sommet. Vers la fin de notre séjour, comme il commençait à faire froid, les hommes du poste avaient construit dans la maison une cheminée, très-bien faite, qui a dû beaucoup étonner le propriétaire lors de sa rentrée chez lui.)

Vers le Sud, on découvre le cours de la Rivière-Salée jusqu'au grand tournant, vers le Nord, l'entrée de la rivière de Séhoul, du côté de l'Ouest, la plaine accidentée par des boursoufflures de terrain, des monticules, des tertres couverts d'arbres: des rizières occupent les parties les plus basses. Cette plaine est limitée par des collines et des montagnes abruptes dont les sommets, qui paraissent avoir plus de mille mètres d'altitude, bornent l'horizon dans le lointain. Sur les collines du premier plan, à un peu plus d'une lieue de Kakodji, apparaissent les murailles crénelées de la ville de Kang-hoa, plutôt un camp retranché qu'une ville, qui se développent sur une étendue de peut-être quatre ou cinq kilomètres, escaladant les collines, descendant au fond des ravins, suivant, en un mot, toutes les ondulations d'un terrain excessivement tourmenté. Du côté de l'Est, sur la rive gauche de la Rivière-Salée, l'horizon est borné par de hautes montagnes qui viennent jusqu'au bord de la mer un peu au Nord de Kakodji, mais qui, vers le Sud, laissent, entre elles et le rivage, une plaine d'une demi-lieue peut-être de profondeur. En regardant vers le Nord, du point où sont mouillés les bâtiments, la rivière fait un coude brusque, de sorte qu'on ne voit rien au-delà. Presque vis-à-vis sur la rive gauche, par conséquent un peu plus au Nord que Kakodji, est un grand village, avec une muraille crénelée et une porte voûtée à corps de garde, comme celle de l'autre rive; d'où probablement le nom du lieu: Moun-Sou-Sann-Tann, mot à mot, « porte, » « mer, » « muraille, » montagne. » C'est là qu'aboutit la route qui mène à Séhoul: elle commence par longer la mer en se dirigeant vers le Sud à l'abri de la muraille crénelée; passant ensuite sous une seconde porte monumentale, que nous appelâmes Porte de Séhoul, elle oblique vers l'Est suivant le pied des montagnes à l'extrémité de la plaine, puis on la voit escalader un col et disparaître dans une gorge qui jouera un assez grand rôle dans ce récit. C'est par là que se trouve la ville de Dong-Dinh.

A partir de la la porte de Séhoul, la muraille crénelée remonte vers le Nord, en suivant la croupe de la haute montagne qui est derrière le village de Moun-Sou-Sann-Tann, jusqu'à un fort qui couronne le sommet, faisant ainsi du versant occidental de cette montagne un vaste camp retranché. A mi-côte, il y a une grande Bonzerie, de laquelle on doit parfaitement voir tout ce qui se passe à Kakodji; elle figurera également dans cette narration.

Entre Mou-Sou-Sann-Tann et la rive droite, la distance est de 170 à 200 mètres tout au plus. Il est temps, après cette description des lieux nécessaire à l'intelligence de ce qui va suivre, de reprendre notre récit. Le canot à vapeur, qui avait été envoyé au *Kien-Chan*, revint avec l'heureuse nouvelle que cet aviso ne s'était fait aucun mal, bien qu'il eût touché de bout en bout sur un banc de sable. Le canot rapportait en même temps des vivres et une partie des effets des hommes du 1er corps. La pluie, qui s'annonçait depuis la matinée, commença à tomber par petits grains, puis devint très abondante, ce qui augmentait encore les difficultés d'installation, provenant des courants qui gênaient le batelage, et de l'incommodité du débarquement à marée basse. De plus, un grand nombre d'hommes n'avaient pas leurs sacs restés à bord du *Kien-Chan*. Le commandant Olivier, le docteur Cotholendy et l'abbé Cazaneuve, s'installèrent dans les maisons du bord de l'eau.

Avant la nuit, on amena à bord du *Déroulède* un personnage qui avait été arrêté dans le village, porté dans une chaise fermée, semblable aux norimons japonais. C'était un vieillard très obèse; aussi eut-il toutes les peines du monde à sortir de cette caisse, tout juste assez grande pour lui, d'autant plus qu'il n'était pas trop rassuré: C'était la première fois, sans doute, qu'il voyait des Européens. Il se donna comme le deuxième mandarin de Kang-hoa, et il venait voir ce que nous voulions. La démarche de ce vieux bonhomme, venu tout simplement escorté de

quatre ou cinq individus sans armes, ne manquait pas de fierté. On ne put pas tirer grand chose de lui. Quand on lui parla du meurtre des missionnaires, il répondit qu'il était parfaitement justifié par la conduite de ces derniers. Pourquoi ces gens là, disait-il, viennent-ils ici, essayer de nous pervertir par des nouveautés, des doctrines subversives, enlever nos femmes, séduire nos filles ? Au bout de quelques instants, on le renvoya.

Pendant la nuit la pluie cessa, et fut remplacée par un grand vent de Nord-Ouest. Le temps devait être très mauvais au large. Le 10, dans la matinée, *le Kien-Chan* vint mouiller près des autres bâtiments. Le *Le Brethon* et le canot à vapeur partirent pour l'Ile-Boisée emmenant les embarcations dont nous n'avions pas un besoin urgent, et qu'il était très difficile de conserver amarrées aux navires, sans les exposer à des accidents, à cause des violents courants de marée. De grand matin, deux pelotons allèrent visiter un fort (Fort d'Osery) situé dans le sud de Kakodji; on n'y trouva personne, mais on en rapporta une grande quantité de petits canons en bronze. Dans l'après-midi, le commandant d'Osery, avec une partie du 1er corps, poussa une reconnaissance vers la ville. En approchant d'une porte, du côté du Nord-Est, il fut accueilli par une assez vive fusillade partant du corps de garde qui la surmontait, et du parapet. Après un échange de coups de fusil, quelques uns de nos gens escaladèrent la muraille dont les défenseurs, pris à revers, s'enfuirent. Cette escarmouche nous valut un drapeau qui fut pris dans le corps de garde: celui qui le portait gisait à côté, grièvement blessé. M. d'Osery, n'ayant pas d'ordres, ne voulut pas s'engager dans la ville et revint avant la nuit. Le commandant en chef décida que, le lendemain, tout le monde, sauf la garde nécessaire aux cantonnements, marcherait sur Kang-hoa.

Le 16 octobre, au point du jour, *le Tardif* mouilla dans le Nord, vis-à-vis l'entrée de la rivière de Séhoul, pour surveiller cette partie et empêcher la circulation des jonques. *Le Le Brethon* et le canot à vapeur revinrent dans la matinée. Le premier, entraîné par un véritable rapide, avait eu à supporter un rude échouage sur des roches: le canot, très ras sur l'eau et très lourd, avait rencontré une mer très grosse, par le fait du vent et des courants, dans la rade de l'Ile-Boisée, et ce n'était qu'avec les plus grandes difficultés qu'il avait pu accoster *la Guerrière*.

A huit heures et demie du matin, par un temps magnifique, une température un peu fraîche, tout le corps expéditionnaire, avec les canons de montagne traînés à bras, se mit en marche. Le chemin, qui conduit à la ville, est large de deux à trois mètres, et bien entretenu. Presque partout il est à découvert au milieu de champs cultivés; cependant il traverse deux ou trois petits bois, ou bien il est encaissé en contrebas du terrain voisin, surtout aux abords de la ville où il fait un coude très brusque: cet endroit serait très propre à une embuscade. On voyait, ça et là, sur les murs de la ville, quelques petits groupes de Coréens, qui avaient plutôt l'air de citoyens curieux et inoffensifs que de soldats. L'avant-garde avait dépassé le coude, et disparu, lorsqu'on entendit un certain nombre de coups de feu: les abordeurs se disposaient à escalader la muraille qui était devant nous, quand on vint dire à l'amiral que l'avant-garde était maîtresse de la porte. Au moment où nous entrions dans l'enceinte des murs, on voyait une assez grande quantité de gens se sauver dans la campagne par une autre porte qui était en face de nous. Dans la rue principale, que la colonne suivait, on ne rencontra que deux ou trois pauvres diables: toutes les maisons, aussi misérables que celle de Kadodji, étaient fermées.

Le 2e et le 3e corps furent laissés à la garde du bas de la ville, et l'amiral, avec le reste des troupes, se dirigea vers un groupe de grandes habitations, de pagodes s'élevant en amphithéâtre, du côté du Nord, sur le flanc d'une colline, couverte en arrière d'un bois de pins qui allait jusqu'à la muraille. C'était évidemment le quartier officiel, où se trouvaient les demeures des mandarins. De là, la vue s'étendait sur tout l'intérieur de l'enceinte crénelée, qui renfermait des champs cultivés, des hameaux et le gros bourg que nous venions de traverser, capable de loger de 3 à 4,000 personnes, peut-être cinq fois plus, si les Coréens se tassent comme les Chinois. C'est là ce qui compose la ville, plutôt un vaste camp retranché, comme je

l'ai déjà dit, dans l'intérieur duquel plusieurs portes fortifiées donnent accès.

Le quartier officiel rappelait tout-à-fait les Yamouns des mandarins chinois, avec leurs nombreuses dépendances. L'intérieur des maisons d'habitation, qui semblaient avoir été abandonnées à peine depuis quelques instants, était meublé avec un certain luxe, des coussins, des tentures de soie, et un appartement, qui avait eu des femmes pour hôtes, nous offrit un assortiment complet de magnifiques fausses nattes de cheveux, et des pantoufles dignes de chausser Cendrillon.

Un des bâtiments renfermait une nombreuse bibliothèque, et outre les livres, une certaine quantité d'objets très curieux, et sans doute très précieux, si on juge par la manière dont ils étaient conservés. C'étaient des tablettes en marbre avec des inscriptions dorées, de petites tortues en marbre, tout cela enveloppé avec soin dans des sacs de soie, enfermés dans des doubles et triples boîtes, avec des sachets odoriférants pour amortir les chocs. Les livres n'étaient pas non plus à dédaigner. Une grande partie de la bibliothèque se composait de gros volumes, de la taille de nos in-folio, cartonnés et renforcés le long du dos par des armatures en bronze fouillé, avec des anneaux de laiton pour les suspendre. Il y avait aussi de grandes cartes géographiques, des inscriptions, des dessins bizarres. Tous ces objets furent mis sous séquestre pour être inventoriés, et envoyés en France, si c'était possible.

Aux environs du Yamoun, il y avait de vastes magasins renfermant en abondance les objets les plus disparates: d'abord des armes en quantité, peut-être dix mille fusils à mèche, la plupart tout neufs, autant de sabres, des arcs, des flèches, des carquois en cuir parfaitement travaillé, des casques en fer, des espèces d'armures se composant d'une grande blouse en coton bleu, recouverte de plaques imbriquées en cuir très résistant, retenues par des rivets de fer, des brassards et des cuissards du même métal, le tout renfermé dans des étuis en cuir jaune, des bottes chinoises, des masques en toile vernie: il y avait une arme qui devait être terrible dans les combats corps à corps: c'était un véritable fléau, garni de pointes de fer. Aux armes étaient jointes d'abondantes munitions, surtout des balles de plomb. Il y avait loin de là à ce qui nous avait été répété sur tous les tons, que le peuple Coréen n'avait pas d'armes; tout semblait, au contraire, dénoter chez ce peuple des instincts guerriers. Les magasins renfermaient, en outre, des approvisionnements de toute sorte: du poisson salé, de l'alun, du bois à brûler, du papier magnifique, des milliers d'éventails, des caisses pleines de pinceaux à écrire, des ballots de toile d'ortie de Chine, de la porcelaine, de la cire vierge, de la cire végétale, une grande quantité de chaudrons et de bassins en cuivre, du cuivre en lingots, etc., etc. Certains objets, en très grande quantité, nous intriguaient beaucoup: c'étaient des espèces de ciseaux de menuisier emmanchés sur une longue tige de fer. Le P. Ridel nous apprit que ces instruments étaient les fers à repasser dont on fait un grand usage dans le pays où tout le monde est vêtu d'étoffes blanches légères. Dans un magasin, en partie rempli de riz et d'orge, on trouva dix-neuf caisses contenant des lingots d'argent pur.

Des patrouilles furent envoyées par la ville pour essayer de mettre la main sur quelques-uns des habitants: on finit par en réunir un assez grand nombre, mais parmi eux il n'y avait pas une seule autorité; c'étaient presque tous des gens du peuple ou, tout au plus, des petits bourgeois. On leur remit une proclamation traduite en coréen par le P. Ridel, dans laquelle on déclarait que, la guerre n'étant déclarée qu'au gouvernement, les gens paisibles n'avaient rien à craindre pour leur vie et leurs propriétés: que chacun n'avait qu'à vaquer tranquillement à ses affaires, etc. Malheureusement, on sait que, même avec les troupes les plus disciplinées, il faut toujours rabattre quelque chose de ces promesses en pays conquis; mais ces pauvres gens, qui ont conservé la tradition des atrocités commises par les conquérants Japonais, parurent tout heureux d'être quittes à si bon marché, et, semblables à des enfants, passant de l'effroi à une joie sans bornes, ils s'en allèrent en dansant de la manière la plus grotesque. Dans le nombre il y avait quelques chrétiens qui se découvrirent en montrant de petites croix qu'ils portaient

suspendues au cou sous leurs vêtements.

Le commandant d'Osery fut laissé à la garde de la ville avec le 1er corps qui se logea dans le Yamoun; le reste reprit la route de Kakodji où l'on était de retour avant la nuit. Cette journée avait causé un tort immense au gouvernement coréen et ne nous avait pas coûté une égratignure (Le seul accident, arrivé depuis le commencement de l'expédition, avait été causé probablement par ceux qui en avaient été victimes. Quelques hommes étaient occupés à jeter à la mer la mauvaise poudre durcie, trouvée à la pagode de Kakodji. Une portion de cette poudre prit feu on ne sait comment, et un des travailleurs fut cruellement brûlé.)

Si on avait pu transporter en Chine tout le butin qu'on pouvait faire à Kang-hoa, dans les magasins du gouvernement, nul doute que la vente n'eût produit une très forte somme. On se contenta de recueillir quelques objets qui pouvaient être utilisés sur les navires de la division, et de mettre à l'abri le poisson salé et les autres denrées alimentaires. Les objets précieux trouvés dans la bibliothèque, et les caisses de lingots d'argent, furent portés à Kakodji, le lendemain, pour être envoyés à bord de *la Guerrière*. Le contenu des 19 caisses d'argent fut estimé à environ 200,000 francs. Le transport de ces différents objets donna lieu à une scène assez grotesque. On avait mis en réquisition tous les individus qu'on avait pu trouver par la ville: presque tous étaient des gens du peuple, habitués au travail manuel qui se prêtèrent de bonne grâce à ce qu'on exigeait d'eux; mais il n'en était pas de même de quelques individus d'une position sociale plus élevée, à juger par leurs vêtements plus propres et leur apparence plus délicate; un surtout, déjà âgé, cherchait à démontrer, par tous les gestes possibles, combien il était indigné d'être employé à un travail pareil, en compagnie de *gens de peu*, lui qui était évidemment un *monsieur*: de leur côté, les gens de peu, les prolétaires, riaient aux éclats de sa mésaventure: il y avait chez eux un petit sentiment de vengeance satisfaite. Un officier eut pitié de ce pauvre bonhomme et le renvoya; il ne se le fit pas dire deux fois, et partit en courant comme peut-être il n'avait jamais couru, au grand contentement des autres. A l'arrivée à la plage, on payait tous ces hommes de corvée avec du riz provenant de quelques jonques que *le Tardif* avait envoyées à Kakodji, ou bien avec du tabac dont on avait trouvé un magasin plein, près du rivage. A voir l'avidité avec laquelle les Coréens se jetaient sur cette dernière denrée, on doit se demander si la vente du tabac n'était pas un monopole du gouvernement.

On commença à détruire les armes, les munitions, tous les objets pouvant servir à la guerre, et beaucoup d'autres encore, et cela, avec tant d'ardeur, qu'au bout de quelques jours, les collectionneurs de curiosités avaient de la peine à se procurer un fusil, un sabre, ou une armure, en bon état.

Dans une maison particulière de la ville, on avait trouvé du coton filé, de fabrication anglaise, et un de ces petits matelas pliants, dont les Anglais et les Américains se servent beaucoup en voyage aujourd'hui : il était presque neuf. Ces objets ne provenaient-ils pas du *General Sherman* ?

On s'installait peu à peu. Les hommes se trouvaient très bien dans les cantonnements. Les petits jardins fournissaient de bons légumes en abondance. Ce régime rafraîchissant, joint à l'exercice qu'ils prenaient beaucoup plus qu'abord des navires, et à l'excellente température dont nous jouissions, entretenait la santé chez tous. Le corps expéditionnaire ne comptait pas un malade. Malheureusement la viande fraîche allait nous manquer. Jusqu'à ce moment, on avait vécu sur quelques porcs errants, abandonnés par les propriétaires; les poules, assez nombreuses, avaient aussi fourni quelques plats, mais ces faibles ressources ne pouvaient durer longtemps. On engagea les habitants à nous vendre des provisions, et pour cela, le P. Ridel répandit force proclamations à Kang-hoa et dans les petits villages voisins. Les paysans revenaient, mais pour s'occuper uniquement de faire les travaux préparatoires de la récolte du riz, qui était bientôt mûr. Les officiers, qui battaient la campagne aux environs des cantonnements, à la poursuite des pigeons sauvages et du gibier d'eau très abondant, avaient

des rapports continuels avec les habitants, mais, c'était en vain qu'ils essayaient de se procurer des vivres en les payant: on ne trouvait rien. Malgré la répugnance de l'amiral, on fut bien obligé de recourir au système des razzias, d'envoyer des reconnaissances pour se procurer des bœufs, suivant les procédés sommaires de tous les conquérants, c'est-à-dire, emmener, sans plus de cérémonie, tous ceux qu'on voyait. On ramassa de la même façon quelques mulets et quelques petits chevaux, qui étaient très utiles pour l'approvisionnement journalier de la garnison de Kang-hoa. Le commandant d'Osery se mettait en état de défense. On abattit une partie du bois qui était derrière le Yamoun, parce qu'il aurait pu permettre à des ennemis d'arriver sans être vus: des palissades, des meurtrières, des banquettes, furent établies dans les endroits les plus faibles; au bout de quarante-huit heures, le Yamoun était capable de résister à une puissante attaque. Malgré les proclamations, les habitants de la ville, qui s'étaient enfuis, ne revenaient pas, à l'exception de gens appartenant aux dernières classes de la société qui profitaient du désordre inévitable pour piller et s'enivrer. Personne ne restait oisif. On s'occupait de lever le plan de la ville et des environs. De leur côté, MM. Humann, Desfossés, Suenson et de Marliave, se partageaient les mille et mille détails de l'hydrographie de la Rivière-Salée: le capitaine du *Tardif*, qui était mouillé près du point extrême qu'avaient atteint les Anglais de l'*Emperor* en venant par l'Ouest, travaillait à compléter l'hydrographie de cette partie: ses rapports avec les habitants d'un grand village, vis-à-vis lequel il était à l'ancre, étaient excellents. Nous étions donc bien installés à Kakodji et à Kang-hoa, mais hors de là, nous ne savions pas trop ce qui se passait: nous n'avions d'intelligences nulle part ailleurs. Les chrétiens du P. Ridel n'aimaient pas beaucoup à sortir des navires, ayant peur de se compromettre auprès de leurs compatriotes: on les avait même à peu près habillés en matelots pour qu'ils ne fussent pas reconnus de loin. Les interprètes nous manquaient: malgré sa bonne volonté, le P. Ridel ne pouvait pas être partout à la fois; de plus, s'il parlait couramment le coréen, il ne savait l'écrire qu'avec l'alphabet vulgaire: les caractères chinois lui étaient inconnus, et presque toutes les lettres qui arrivaient à l'amiral étaient écrites avec ces derniers. On était obligé d'avoir alors recours à un chinois, ancien élève des jésuites de Shanghai, et présentement domestique d'un officier du *Le Brethon*. Petrus, traduisait, tant bien que mal, ce qu'on lui soumettait, en mauvais latin qu'on traduisait ensuite en français: il y avait bien des chances pour qu'on n'eût pas tout-à-fait, après tout cela, le sens primitif du texte, d'autant plus que Petrus reconnaissait très souvent qu'il n'était pas bien sur d'avoir exactement compris. Le 19, l'amiral renvoya à l'Ile-Boisée le 2e corps dont la présence ne lui paraissait plus nécessaire; le commandant Bochet devait s'occuper de l'hydrographie de l'Ile-Boisée et des environs de ce mouillage. Au moment où le *Kien-Chan* partait, on aperçut, sur la rive gauche, deux individus dont l'un était à cheval, et l'autre agitait un drapeau en nous faisant des signes. Un canot fut envoyé sur le champ qui amena le cavalier à bord du *Déroulède*. C'était un homme de haute taille dont la tournure et le costume rappelaient assez bien les mousquetaires du XVIIe siècle; grand feutre noir à plumet rouge, casaque bleue à manches rouges et blanches, un collier de grosses boules, de vastes bottes où se perdaient de tout petits pieds, comme en ont tous les Coréens, un sabre au côté, ou plutôt sous le bras. Il apportait une volumineuse lettre, de plus d'un mètre carré de surface, et écrite en gros caractères chinois. Cette missive fut confiée sur le champ à Petrus, qui traduisit presque tout avec facilité; mais à la fin, il eut des doutes, et c'était juste le passage important, tandis que le reste n'était qu'un ramassis de lieux communs. Il y eut aussi de l'incertitude pour savoir qui avait signé cette lettre, mais bien sûr elle émanait du gouvernement. L'auteur de la lettre se plaignait de l'envahissement de son pays, et, loin de nier le meurtre des missionnaires, il affirmait que rien n'était plus juste. La réponse de l'amiral, écrite en caractères chinois par Petrus, demandait au gouvernement coréen la punition sévère des ministres qui avaient ordonné la mise à mort des Français, le rendant responsable des conséquences qui pourraient découler de son refus. Le parlementaire fut reconduit à terre, et nous le vîmes reprendre la route de

Séhoul. Nous étions en apparence bien tranquilles, cependant on s'occupait de nous; tous nos mouvements étaient surveillés. Tous les soirs, il y avait des feux allumés sur les montagnes de l'intérieur de l'île, auxquels répondaient des signaux semblables sur la rive gauche: on voyait surtout un grand feu s'allumer auprès d'une bonzerie dans le sud du fort d'Osery, puis autour du feu principal, d'autres feux placés tantôt d'une manière, tantôt d'une autre; c'étaient bien certainement des signaux: aussi prit-on le parti, un beau jour, de brûler cette bonzerie et, depuis lors, on ne vit plus rien. Le 21 octobre, le canot à vapeur partit pour aller reconnaître la partie Nord de l'île de Kang-hoa, avec le chef d'Etat-major, le capitaine du *Déroulède* et celui du *Tardif* qu'on prit en passant. *Le Tardif* était mouillé près de Fort-Point, le dernier endroit visité par les Anglais. Pour aller plus loin, il fallut franchir avec précaution un banc de roches qui barre le passage. La marée était presque basse, mais comme elle marne considérablement, on eut la certitude que les canonnières pouvaient passer par là à mi-marée. En continuant, on rencontra deux villages; le premier, d'apparence assez misérable, dans une plaine au pied d'une falaise, s'appelle San-Tien-Po; l'autre beaucoup plus grand, Sani-Po. Il y avait un certain nombre de jonques et de barques échouées à terre, ou à l'ancre près de la rive.

Ce dernier village est à mi-chemin entre San-Tien-Po, et la pointe septentrionale de l'île de Kang-hoa, que les Anglais avaient désignée sous le nom de Turn-about. Sur toute la côte Nord de Kang-hoa on voit, comme sur celle de l'Est, des fortins couronnant tous les caps: pas un n'était armé. A la projection avancée de Turn-about, correspond, sur la côte opposée, un grand rentrant où l'on croyait voir plusieurs gros villages; mais la distance était trop grande, et le temps trop brumeux, pour permettre de bien distinguer les détails. Ailleurs, le canal, entre Kang-hoa et la terre voisine, peut avoir deux milles de largeur en moyenne; il est tout encombré de bancs et d'écueils qui forcent tantôt à raser la rive, tantôt à suivre le milieu. Le long de la côte Nord, il y avait un chenal continu par lequel le canot revint, passant devant plusieurs villages, dont l'un devait être un centre commercial important à juger par le nombre de jonques que l'on voyait dans une petite rivière parallèle à la plage. Un des Coréens du P. Ridel avait guidé le canot dans tous ces passages tortueux, avec beaucoup d'assurance. Pendant la journée des bruits étaient parvenus à l'amiral, annonçant que le gouvernement coréen rassemblait des forces considérables pour nous déloger de Kang-hoa. Le lieu de réunion de ces troupes était, disait-on, sur une terre située à l'Ouest de l'île de Kang-hoa, dont elle n'est séparée que par un passage très étroit, à environ douze milles de notre mouillage. Le lendemain matin, 22, le canot à vapeur repartit pour aller vérifier ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans ces rumeurs, avec les mêmes personnes qui s'étaient adjointes le capitaine du *Le Brethon*: il était bon que les commandants des canonnières et des avisos prissent une idée de ces parages. Toujours guidé par le petit pilote Coréen, le canot, après avoir dépassé la pointe de Turn-about, longea de près la côte Ouest de Kang-hoa; on put reconnaître tout de suite d'assez grandes erreurs d'orientation sur la carte de M. Oppert. Dans cette partie, il se trouve quelques bons mouillages que les canonnières pouvaient atteindre sans danger, avec quelques précautions. Du côté du large, on découvrait des terres hautes, très accidentées mais il était impossible de dire si c'étaient des îles ou le continent. La première supposition est la plus probable, il était facile de reconnaître les points auxquels les voyageurs de l'*Emperor* avaient donné des noms tirés de leur apparence. Le passage se resserre, à avoir tout au plus un mille de largeur, (passage Barrier des Anglais) entre Kang-hoa et l'île de Ssaun-Tong (ou Tsien-dong) et il est encore rétréci par un îlot rocailleux qui s'élève au milieu, Barrier Rock des Anglais. Ce rocher paraissait élevé, la mer était basse; mais au retour, il était presque couvert.

Les officiers et quelques hommes armés descendirent à terre, à la pointe avancée de Kang-hoa, et se rendirent à un tout petit village voisin, (Inapo?) dont les habitants les reçurent très bien. Les barbares se mirent tranquillement à déjeuner sur l'herbe; ces bons cultivateurs s'empressèrent de leur apporter de l'eau fraîche et des fruits. On acheta quelques poules qui

picoraien dans les alentours, pour quelques morceaux de piastres coupées en quatre: à l'air étonné de ces gens-là, il est à penser qu'ils n'avaient jamais vu d'argent monnayé. Aux environs du village, on ne trouva que quelques caisses contenant de la poudre avariée; elles étaient déposées dans une hutte ouverte à tous les vents. Le canot continua à se diriger vers le Sud ayant en face de lui une grande île, avec une montagne, un pic très élevé (Shan-hé?) derrière un golfe qui, si on comprenait bien le pilote, était le bras de mer qui entoure Kang-hoa du côté du Sud. Vers le Sud-Ouest, on apercevait un rocher bizarre, un îlot, ayant tout-à-fait l'apparence d'un navire à trois-mâts sous voiles; les Anglais l'ont appelé Ailsa Craig. Il eût été bien intéressant de s'enfoncer dans le bras de mer, et de revenir à Kakodji, après avoir fait le tour de Kang-hoa; mais, outre que la distance à parcourir était inconnue, la journée était déjà avancée, et un courant violent arrêtait la marche du petit steamer: c'est à peine si lancé à toute volée, il pouvait gouverner. Il fallut renoncer à aller plus loin, et on se rabattit sur l'île de Ssaun-Tong, — mais, on n'y vit qu'une baie déserte, couverte de broussailles, bien que le pilote eût affirmé que c'était la résidence d'un haut mandarin. En revenant le canot s'arrêta à Sani-Po, où il y avait une très nombreuse population qui ne montra aucune crainte, mais seulement une grande curiosité. Les officiers poussèrent leur promenade dans la campagne où les cultivateurs étaient en pleine récolte, jusqu'à un petit bois qui ombrageait un cimetière, et tombèrent subitement sur trois ou quatre femmes qui s'enfuirent en poussant des cris perçants: on n'avait pas encore eu l'occasion de voir des Coréennes d'aussi près, mais rien ne put les décider à s'arrêter et à se rapprocher. Dans la foule on reconnut quelques individus qu'on avait vus déjà à la ville de Kang-hoa: on leur remit plusieurs exemplaires de la proclamation de l'amiral, en les engageant à les répandre dans les hameaux voisins. Pendant la journée, une lettre envoyée par un chrétien de Kang-hoa était arrivée à bord du *Déroulède*, racontant ce qui avait déjà été dit, que des troupes devaient être rassemblées à Ssaun-Tong et jetées sur Kang-hoa, à Inapo, et que de plus, on pouvait s'attendre à un débarquement à Sani-Po et à San-Tien-Po. Le lendemain, 23, le *Le Brethon* partit pour aller mouiller devant ce dernier village. En passant, il devait transmettre l'ordre au *Tardif* de remonter jusqu'à Sani-Po, et, de temps en temps, de pousser une pointe jusque de l'autre côté de Turn-about. Les deux canonnières avaient pour mission de bloquer le canal; on disait que les habitants de l'île de Kang-hoa passaient en masse sur la rive Nord avec de grandes quantités de riz; les capitaines du *Le Brethon* et du *Tardif* étaient porteurs de proclamations annonçant que la navigation était interdite, et que toutes les barques qui essaieraient de passer d'un côté à l'autre seraient capturées. Le 23, le *Kien-Chan* partit pour l'île-Boisée pour chercher des approvisionnements et ramener la compagnie de débarquement du *Primauguet*, sous le commandement du second de ce bâtiment, le lieutenant de vaisseau Laguerre: tous les bruits qui couraient faisaient penser que ce renfort ne serait peut-être pas inutile. Ces voyages continuels entre Kakodji et l'île-Boisée, nécessaires à notre ravitaillement, donnaient le moyen de s'assurer que le cours de la Rivière-Salée était toujours libre, qu'on n'armait pas les forts de la rive, et qu'on n'obstruait pas son lit par des barrages qui, du reste, n'eussent pas été faciles à faire avec des courants aussi forts. Les deux canonnières avaient eu mille peines à les refouler dans le Nord de Kang-hoa, et à se rendre à leur poste. Leur mission était des plus difficiles à remplir, et encore leur avait-on prêté à chacune un grand canot, car leurs petites embarcations étaient incapables de lutter contre les marées. De plus les brumes, qui régnaient depuis quelques jours, jusqu'à neuf ou dix heures du matin, permettaient à beaucoup de barques de passer sans être vues. Les journées étaient encore très belles, même un peu chaudes, mais les matinées et les nuits commençaient à devenir froides. L'état sanitaire était toujours excellent. On continuait à faire des reconnaissances. Une fois, une petite troupe composée des compagnies de débarquement du *Déroulède*, du *Kien-Chan* et du *Le Brethon*, environ 50 hommes, sous les ordres de M. Trêve, était allée sur la rive gauche: débarquée à Mounn-Sou-Sann-Tann, elle avait suivi pendant quelque temps la route de Séhoul; puis, se

jetant dans la campagne à gauche elle avait visité deux villages où elle ne rencontra que des paysans inoffensifs. La petite troupe était revenue ramenant quelques bêtes à cornes. Le canot à vapeur servait à ravitailler les canonnières stationnées dans le Nord. Cette embarcation fut de la plus grande utilité pendant toute l'expédition. De son côté, l'infatigable commandant Bochet poursuivait avec ardeur les travaux hydrographiques auxquels il avait su intéresser, non-seulement les quelques officiers de vaisseau restés sous ses ordres, mais encore des personnes tout-à-fait étrangères, par leurs fonctions, à cette besogne. (Les marées étaient un grand obstacle à ces travaux; il arriva plusieurs fois à des canots de rester échoués au milieu des bancs de vase pendant plusieurs heures. On avait aussi beaucoup de peine à se procurer de l'eau. M. Bochet et M. Baron firent creuser des puits à portée des bâtiments.) Les rapports qu'il avait noués avec les habitants de son voisinage étaient bons; il avait pu même, dans les premiers temps, se procurer quelques vivres frais, mais, de jour en jour, la quantité fournie diminuait: c'était évidemment l'effet d'ordres venus des autorités supérieures: de plus les habitants commençaient à évacuer en masse leurs villages. M. Bochet écrivait que *la Guerrière* était mal mouillée; elle avait chassé pendant les grands vents de N.-O. que nous avons eus, et s'était trouvée trop près d'une pointe de roches. (On avait disposé les bâtiments pour les mauvais temps de l'hiver: d'un sommet élevé, de l'enceinte de Kang-hoa, on les distinguait au mouillage de l'Île-Boisée avec leurs mâts de hune calés, leurs vergues amenées, etc.) Le commandant Olivier partit le 25, par le *Kien-Chan*, pour la changer de place, et la rapprocher du *Primauguet*, dans le Nord du mouillage. Le *Kien-Chan* avait en outre les dépêches de l'amiral que *le Laplace* devait emporter à Shanghai. Son départ était fixé au 26 au matin. Le commandant Amel avait l'ordre d'attendre l'arrivée du paquebot français dans ce port, et de revenir en Corée, avec le plus de vivres qu'il pourrait prendre en passant à Tché-fou. (Nous gardions le canon de 4 du Laplace avec son équipage, un canot à demi armé, et plusieurs officiers de ce bâtiment qui avaient été répartis dans les différents pelotons.) Une jonque chargée de riz, abandonnée par son équipage, s'était échouée sur un banc voisin de la rive gauche, par le travers du *Déroulède*, et avait fini par couler: à marée basse, les paysans de la rive gauche venaient chercher le riz mouillé, et nous les laissions faire sans les inquiéter.

Il courait toujours des bruits sur la prochaine arrivée de troupes nombreuses qui devaient reprendre Kang-hoa, et bien que les rapports des capitaines des canonnières annonçassent pourtant que rien ne bougeait de ce côté-là, c'était toujours Inapo qu'on désignait comme point de leur débarquement: du moins, c'est ce qui résultait des récits de nos interprètes. On ne se doutait pas que l'ennemi était beaucoup plus près de nous. Tout paraissait parfaitement tranquille sur la rive gauche: les habitants ramassaient le riz de la jonque coulée, on commençait à récolter celui de la plaine. Il fut décidé qu'on ferait une reconnaissance de ce côté, pour répandre quelques proclamations et voir s'il n'y aurait pas moyen d'y acheter quelques provisions fraîches, car les environs de Kakodji commençaient à être tout-à-fait appauvris. Le 29 octobre, à sept heures et demie du matin, le canot à vapeur prit à la remorque la chaloupe de *la Guerrière*, et un autre canot portant deux pelotons du 3^e corps, environ 70 hommes, y compris le patron de l'amiral et quelques individus de son escorte, sous le commandement de M. de Thouars, lieutenant de vaisseau. Les embarcations, une fois leur monde mis à terre, devaient retourner à Kakodji, et revenir reprendre la petite troupe avant la nuit. Le chef d'Etat-major s'était joint à cette expédition, avec l'idée toute pacifique d'aller explorer les plantes et les pierres de cette partie du pays où, les jours précédents, on n'avait pas trouvé d'obstacles à la circulation: tout y paraissait aussi tranquille qu'à l'ordinaire.

Les embarcations venaient d'accoster à la porte de Moun-Sou-Sann-Tann, et comme la marée baissait très rapidement, on prenait toutes les précautions possibles pour ne pas les laisser échouer. Le canot avait déjà débarqué son monde, sous le commandement de M. Châtel, aspirant de première classe; les hommes marchaient avec précaution le long de la muraille pour

ne pas patauger dans la vase; la chaloupe allait se vider à son tour, lorsque tout-à-coup on entendit une faible détonation, si faible qu'on crut que c'était une capsule qui partait par mégarde, lorsque la vérité apparut bien vite: un sergent de la compagnie de fusiliers tomba raide mort dans la chaloupe. Presque aussitôt une vive fusillade partit, à vingt-cinq pas de distance, de la porte, et des créneaux de la muraille. M. Châtel s'élança avec son peloton, la bayonnette en avant et chassa les défenseurs de la porte. On faisait feu de la chaloupe, mais cela ne servait pas à grand'chose, les Coréens étant parfaitement abrités derrière la muraille. On les laissa tirer, pour s'occuper de tenir la chaloupe à flot, et débarquer en ordre. A mesure que nos gens arrivaient à terre, comme la porte était libre, ils prenaient à revers les défenseurs des murailles qui se repliaient vers les hauteurs voisines, mais en continuant de tirailler. Tout cela se passa en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Les deux embarcations furent conservées à flot, à l'aide du canot à vapeur dont le patron et le mécanicien firent preuve du plus grand sang-froid. Trois hommes du canot étaient blessés, deux légèrement, mais le troisième très grièvement. Le patron de la chaloupe de *la Guerrière* avait été atteint par tes premiers coups tirés, et était tombé à l'eau, mortellement frappé. Ces deux braves gens moururent dans la journée.

Au bruit de la fusillade, l'amiral était accouru avec le commissaire de division et ses aides de camp: il trouva le détachement chassant les Coréens, au nombre de 200 peut-être, de colline en colline. En fouillant le village, on rencontra huit ou dix cadavres. Un de ces malheureux avait été tué à bout portant derrière la muraille, où il était bravement resté à tirer sur les embarcations, alors que ses compagnons s'étaient tous enfuis. Un grand nombre de ces derniers suivaient la route de Séhoul, dans la plaine; le *Déroulède* les dispersa avec quelques coups de ses canons de 4, et ils se joignirent à une troupe nombreuse qui parut à la gorge de Dong-Ding.

Pendant que nous nous avançons sur la route, pour reconnaître le terrain, les Coréens se portèrent sur les hauteurs voisine de cette gorge, et commencèrent à tirer, mais à une distance égale au moins à cinq fois la portée de leurs armes: à peine entendait-on les coups de fusil et les détonations un peu plus fortes de leurs petits canons. Avant de rentrer à Kakodji, on mit le feu au village afin qu'il ne servit pas d'abri à l'ennemi. On avait trouvé, abandonné dans une maison, un tout petit enfant qui fut apporté à bord du *Déroulède*, où l'on amena aussi un jeune homme pris dans la campagne; mais, comme il fut impossible de rien tirer de lui, on le renvoya en le chargeant de reporter l'enfant à ses parents. Pendant toute la journée, la gorge de l'extrémité de la route fut occupée par cinq ou six cents hommes: c'étaient des troupes régulières; du moins leurs vêtements uniformément bleus, et leurs grands chapeaux de feutre, pouvaient le faire supposer, tandis que les individus auxquels nous avions eu affaire le matin portaient le vêtement blanc des paysans et des citadins. C'étaient peut-être les habitants de Moun-Sou-Sann-Tann. Les dépôts d'armes et de munitions trouvés auprès des hameaux et des villages, autorisent à supposer que, dans certains cas, la population est requise pour le service militaire.

Une grand'garde avait été placée par les Coréens sur un morne avancé, plus rapproché de nous. A quatre heures et demie du soir, le gros de la troupe s'avança en bon ordre le long de la route, avec l'intention sans doute de venir occuper le village brûlé le matin. En tête marchait un individu monté sur un cheval blanc et suivi de gens portant des drapeaux. Quand cette colonne fut arrivée à environ 1800 mètres de nous, un obus lancé par *le Déroulède* la coupa en deux: une partie de ces fantassins se débandèrent et s'empressèrent de gagner les crêtes des montagnes, en gravissant leurs lianes escarpés avec l'agilité des chèvres. L'avant-garde continua son chemin vers le village pour gagner l'abri du mur crénelé qui borde la mer; mais un autre obus vint jeter la confusion au milieu d'elle: un petit nombre d'individus seulement, le commandant à cheval en tête, purent arriver jusqu'à Moun-Sou-Sann-Tann, tandis que les autres filèrent le long et à l'abri de la muraille qui allait, sur la croupe de la montagne, de la

porte de Séhoul au fortin du sommet. Quelques coups de canon et de carabine tirés de Kakodji sur le village le dégagèrent complètement, et, avant la nuit, on pouvait voir tous les Coréens, hors de notre portée, sur le sommet des crêtes: ils ne durent pas y être à leur aise pendant la nuit, car le froid commençait à être vif.

Le lendemain matin, 27, le canot à vapeur fut envoyé porter au *Tardif* l'ordre de revenir près de nous, pendant qu'on rendait les derniers devoirs aux trois morts de la veille. Ils furent enterrés dans un petit champ, sur un coteau, dans l'enceinte de Kakodji.

Le *Tardif* mouilla à midi, et lança aussitôt un obus de 12 sur la grand'garde de la rive gauche. Ce coup de canon dispersa un groupe de Coréens assis sur l'herbe; mais, presque aussitôt ils revinrent, avec le plus grand sang-froid, examiner les effets produits par le projectile. La détonation attira à la gorge un nombre considérable de soldats cachés derrière, et qui se croyaient hors de portée, (peut-être à 2,200 ou 2,400 mètres), lorsqu'un obus de 30, éclatant au milieu d'eux, les fit tous bien vite rentrer à l'abri: à peine si, de toute la journée, trois ou quatre individus se montrèrent à la gorge. Quelques hommes isolés essayèrent cependant de gagner Moun-Sou-Sann-Tann, mais des coups de carabine leur firent rebrousser chemin. On finit même par installer, les jours suivants, un petit poste de quelques hommes au point le plus étroit de la rivière, pour tirer sur tout ce qui se montrait dans le village.

Dans l'après-midi, un détachement alla détruire un grand magasin d'armes, à trois kilomètres dans le Sud de Kakodji et tout disposer pour faire sauter un magasin à poudre qui contenait plusieurs centaines de caisses. Vers cinq heures et demie, il sauta, avec un bruit effroyable, imprimant au sol et aux navires une secousse comparable à celle d'un tremblement de terre. (Quelques jours après on fit sauter une poudrière également bien garnie, du côté de Fort-Point, et une autre dans la ville de Kang-hoa.) Pendant la soirée, on aperçut quelques feux à la gorge de Dong-Dinh.

Les Coréens supposaient sans doute que nous irions les attaquer par là; ils fortifiaient le défilé et la route, coupant celle-ci par un épaulement garni d'artillerie. Tous les matins, on les voyait s'exercer à tirer à la cible contre des nattes placées dans le chemin. Sur une haute montagne, hors de la portée de notre artillerie, il y avait toujours un nombreux détachement qui devait voir parfaitement tout ce que nous faisions.

Le temps commençait à devenir moins beau; les vents de N.-Ouest étaient plus fréquents et amenaient avec eux un notable abaissement de température. L'eau qu'on tenait pendant la nuit en plein air dans des vases à l'abri du vent, était souvent gelée le matin. Quelques fois des grains de pluie, des giboulées, accompagnaient les vents d'Ouest. Ces temps rendaient les communications difficiles, avec les navires mouillés au loin. Il paraît que le rassemblement des troupes sur la rive gauche aurait été connu, ou soupçonné, par le petit pilote coréen qui était à bord du *Tardif*, car une lettre du capitaine de cette canonnière, en date du 27 de grand matin, annonçait que son pilote avait des airs mystérieux, et qu'il demandait à aller conférer avec le P. Ridel au sujet d'un billet trouvé dans une maison de mandarins voisine de Sani-Po: quand cette lettre arriva à bord du *Déroulède*, on savait à quoi s'en tenir.

Le P. Ridel communiqua à l'amiral des renseignements qu'il tenait de quelques chrétiens partis de Séhoul depuis cinq ou six jours: et n'ayant pu voyager que de nuit. Le gouvernement Coréen avait été surpris: il ne croyait pas que les Français revinssent après leur première apparition. La prise de Kang-hoa avait frappé de stupeur le roi et ses ministres; mais ils n'avaient pas tardé à se remettre de leur frayeur et faisaient des préparatifs considérables. On parlait de 30,000 hommes au moins prêts à arrêter les envahisseurs. Cinq ou six mille devaient garder la capitale; les autres étaient répandus dans les environs. Il y en avait 3.000 à Dong-Dinh: c'était à une partie de ceux-là qu'on avait eu affaire l'avant-veille. Des barrages étaient établis en plusieurs points de la rivière, au moyen de jonques coulées pleines de pierres et de sable; les rives étaient garnies d'artillerie. On disposait des jonques amarrées ensemble,

de grands trains de bois et des brûlots, qu'on abandonnerait au fil de l'eau: de plus, deux cents plongeurs habiles devaient percer les navires au dessous de la flottaison. Une flotte de quatre-vingts jonques de guerre se rassemblait dans le Nord pour venir les attaquer, et à la faveur de cette attaque, un nouveau mandarin, nommé au poste de Kang-hoa, devait reprendre l'île. La famine régnait, disait-on, dans la capitale.

Qu'y avait-il de vrai dans tout cela? Sans doute ces rumeurs étaient entachées d'exagération; mais ce qu'il y avait de bien certain, c'est qu'elles dénotaient chez ces gens des instincts militaires, et ce que nous avons déjà vu de leur contenance dans le combat, et le nombre prodigieux d'armes accumulées de toutes parts, confirmaient cette opinion. La marche sur Séhoul que, dans l'origine, désiraient et conseillaient même quelques impatients, ne paraissait plus chose tout-à-fait aussi simple qu'on l'avait cru d'abord, sans parler de la difficulté de faire vivre l'expédition, et de garder ses derrières de manière à pouvoir assurer le retour. Toute la Corée, disait-on, se levait contre nous, et quelle que fut la supériorité de nos armes et de notre discipline, elle ne pouvait entrer en compte avec le nombre des ennemis. Quoiqu'il en fût, tout était tranquille autour de nous; personne ne bougeait; les habitants ne paraissaient occupés qu'à une chose, l'achèvement de la récolte. Dans les positions que nous occupions, nous pouvions braver une attaque formidable: les voyages continuels à l'Ile-Boisée nous montraient que, jusqu'à présent on ne cherchait pas à entraver la circulation dans la Rivière-Salée: aussi l'amiral prit-il le plus sage parti: celui d'attendre les événements. Peut-être le gouvernement coréen accèderait-il aux propositions qui lui avaient été faites? Cependant, pour éviter les envahissements du dehors ou au moins en diminuer les chances, on commença à détruire toutes les jonques et tous les bateaux qu'on trouva dans les environs, bien qu'il en coûtât beaucoup à l'amiral de prendre cette mesure qui atteignait, sans doute, de simples particuliers; mais la guerre a de cruelles nécessités! Le *Le Brethon* ne laissa pas une seule barque depuis San-Tien-Po, jusqu'en face d'Ailsa-Craig, brûlant en outre les dépôts d'armes, et faisant sauter toutes les poudrières. Quelques-uns des forts avaient été armés de petits canons de bronze depuis quelques jours seulement. Sur la rive Nord du canal, M. de Cintré brûla une cinquantaine de jonques, et fit détruire par les habitants un grand bateau plat, long de 30 à 40 mètres: pas un soldat ne fut rencontré de ce côté, seulement des gens inoffensifs qui regardaient brûler leurs jonques en fumant impassiblement leurs pipes. Le 29 octobre, le canot à vapeur fit une excursion à l'entrée de la rivière de Séhoul, avec MM. Chanoine et Richy. Avec son canon de 4, il mit le feu à quelques bateaux, et dispersa un rassemblement de 200 soldats environ. *Le Kien-Chan* revint de l'Ile-Boisée dans la matinée: comme on craignait que les Coréens n'eussent établi des défenses, sur la rive gauche, au grand coude de la Rivière-Salée, un détachement avait été envoyé avant le jour, en face de ce point, pour éclairer la route du *Kien-Chan*; mais il revint n'ayant pas vu traces d'ennemis, et après avoir brûlé encore un certain nombre de jonques et des dépôts d'armes. Le soir, la gorge de Dong-Dinh était illuminée par de nombreux bols à feu au milieu desquels on voyait circuler des individus, chargés sans doute de les tenir allumés: Cette illumination était sans doute un signal correspondant à ceux qu'on faisait de notre côté: quelques obus lancés par *le Kien-Chan* et *le Tardif* la firent bientôt cesser. Le 30, au matin, le canot à vapeur partit, sous les ordres du capitaine du *Deroulède*, pour explorer le Nord-Ouest de Kang-hoa. Le soir, le canot n'était pas revenu, et toute la nuit se passa sans qu'on le vît arriver. Il était probable qu'il s'était arrêté à bord du *Le Brethon*, mais le caractère entreprenant, aventureux même, du capitaine Richy permettait de faire bien des suppositions. Peut-être s'était-il engagé dans les îles inconnues qu'on n'avait fait qu'entrevoir dans les excursions précédentes, et avait-il été surpris par la marée baissante? Comme c'était par là, disait-on, que se rassemblaient les forces qui devaient venir nous attaquer, on n'était pas sans une certaine inquiétude sur le sort des hommes peu nombreux du canot: auraient-ils été surpris? Dans ce cas, les tortures les plus horribles auraient sans doute été leur partage. Pour sortir d'incertitude,

au point du jour, le chef d'état-major partit, avec une vingtaine d'hommes du *Tardif*, pour aller, par terre, jusqu'à l'endroit où était mouillé le *Le Brethon*: en route, il aperçut le canot qui revenait. La petite troupe continua jusqu'à San-Tien-Po, puis revint le soir après avoir passé par la ville. Tout était parfaitement calme de ce côté.

Le canot était allé jusqu'à Ailsa-Craig et avait reconnu une ville d'assez grande apparence sur l'île de Ssaun-Tong. Beaucoup de curieux, peut-être des soldats, étaient accourus au moment où le canot approchait de cette ville, mais un coup de canon, les avait promptement dispersés. Rien de ce côté ne semblait indiquer que des troupes se disposaient à passer sur Kang-hoa. Ne voulant pas courir le risque de s'échouer pendant la nuit, M. Richy l'avait passée à bord du *Le Brethon*.

Le 6 novembre, dans l'après-midi, le *Kien-Chan* revenant de l'île-Boisée, dispersa, à coups de canon, un assez fort rassemblement sur la rive gauche, auprès du coude. A la même date, M. de Cintré écrivait que tous les habitants de son côté déménageaient: pendant le jour, on ne voyait à peu près personne; la nuit on venait enlever les effets. Les gens de la classe élevée, c'est-à-dire ceux qui avaient des chapeaux et des vêtements propres, avaient tous disparu depuis plusieurs jours.

Le 7, par un très beau temps, M. Trêve, avec les hommes du *Déroulède*, du *Kien-Chan* et du *Tardif*, alla faire une reconnaissance du côté du coude. Il ne revint qu'à la nuit tombante, n'ayant rien rencontré. M. Trêve, quittant le bord de l'eau, s'était avancé dans une vallée au fond de laquelle il y avait une grande pagode, avec d'autres bâtiments: mais il n'était pas allé, de sa personne, jusque-là. Rien d'insolite ne s'était offert à la petite troupe, qui avait fait sept ou huit lieues dans la journée.

Le 8 octobre, MM. Humann, Suenson et de Marliave, avaient quitté le *Déroulède* de bonne heure, avec deux embarcations, pour continuer leurs travaux hydrographiques, qui allaient jusqu'au coude, c'est-à-dire, à cinq ou six milles du mouillage. Dans l'après-midi, le chef d'état-major, le capitaine du *Tardif*, et deux aspirants, avec trois matelots de cette canonnière pour escorte, projetèrent d'aller voir ce qui se passait de ce côté, tout en chassant sur le chemin, où le gibier d'eau était très abondant. Ils étaient arrivés à mi-distance de Kakodji, au coude, lorsque des coups de feu précipités éveillèrent leur attention. Les détonations semblaient partir de la rive gauche: il était probable que nos deux embarcations étaient attaquées. Les promeneurs n'avaient rencontré personne dans la campagne, sauf un individu, presque en sortant de Kakodji, qu'ils crurent reconnaître pour un des chrétiens venus en dernier lieu de Séhoul; cet homme leur fit toutes sortes de signes auxquels ils ne comprenaient rien: mais le bruit des coups de fusils fit apparaître une foule de paysans sur les hauteurs: il y avait quelque chose d'insolite dans leur manière d'être. La petite troupe continua rapidement son chemin vers le Sud pour voir ce qui arrivait aux canots, et leur prêter main-forte au besoin, quoiqu'elle fût peu nombreuse et assez mal armée, ayant en tout un revolver, trois fusils de chasse et une carabine. Les Coréens, perchés sur les hauteurs poussaient de temps en temps des cris auxquels on répondait de la rive gauche: évidemment tous les mouvements des Français étaient signalés. On aperçut les canots faisant force de rames contre un violent jusant: on les appela et ils vinrent accoster à un petit hameau où les chasseurs se rendirent.

En approchant du coude, du côté de la rive gauche, les deux canots avaient été accueillis par une vive fusillade et des coups de gingole. Heureusement que personne n'avait été blessé, et que les balles n'avaient pas atteint les avirons, car si les embarcations avaient été privées de quelques uns de leurs moyens de propulsion, elles n'auraient pu résister au courant qui portait en plein sur la rive où étaient les ennemis. Le peloton augmenté de deux hommes armés pris dans les canots qui étaient à présent hors de tout danger, continua sa route, en prenant toutes les précautions nécessitées par un terrain très favorable aux embuscades, d'autant plus que les officiers des canots n'étaient pas du tout certains qu'on n'eût pas tiré sur eux des deux

rives. Le premier des forts du coude [Quan-Song] ? était désert; mais, en face, sur la rive gauche, on voyait 350 ou 400 hommes en bon ordre, ayant des postes avancés dans un petit bois au bord de l'eau, et des vedettes sur les hauteurs. Il y avait aussi plusieurs pièces d'artillerie, de petit calibre, tout simplement posées par terre. En ce moment là, un bateau portant huit individus, quittait la rive pour venir de notre côté: on ne put résister à la tentation de lui envoyer deux ou trois coups de carabine, ce qui était peut-être une imprudence, en ce que le bruit pouvait donner l'éveil sur la présence du parti français aux rôdeurs qui auraient été dans les environs. Le bateau s'empressa de rebrousser chemin, et les soldats, postés au bord de l'eau, voyant que les balles traversaient la rivière, se replièrent sur ceux de l'intérieur. La petite troupe revint à Kakodji sans être inquiétée, bien qu'elle eût aperçu, sur la route des groupes nombreux: c'étaient des paysans sans armes qui se retiraient à son approche: il y avait même quelques femmes avec eux, ce qu'on n'avait pas encore vu. Le soir, le P. Ridel apprit à l'amiral des choses très importantes qu'il tenait du chrétien dont il a été question. Cet individu avait tenté de retourner sur le continent par le passage au Nord de Kang-hoa; mais, de ce côté, on avait détruit jusqu'au plus petit bateau: il était alors venu à Quan-Song (au coude) pour essayer si là, il serait plus heureux. Il rapportait (c'est sans doute ce qu'il avait voulu faire comprendre au chef d'état-major et à ses compagnons) que, dans la nuit précédente, plusieurs centaines de soldats avaient passé, à Quan-Song, sur l'île de Kang-hoa, qu'on en attendait beaucoup d'autres, et que le rendez-vous général était à la Bonzerie de Tseu-Teun-Suh, celle que M. Trêve, avait vue de loin l'avant-veille. Le 6, M. de Cintré écrivait que du côté du Nord de l'île, tous les villages devenaient de plus en plus déserts. L'amiral résolut d'envoyer une reconnaissance de ce côté, sous le commandement de M. Ollivier, auquel l'enseigne de vaisseau Collier, second du *Déroulède*, qui y était allé avec M. Trêve, servirait de guide; mais au lieu de suivre le rivage pour s'enfoncer ensuite dans les terres, on devait prendre un chemin de traverse par lequel la distance était tout au plus de deux lieues à deux lieues et demie.

Le 9, la colonne se mit en marche vers huit heures du matin; elle se composait de la compagnie de débarquement du *Primauguet*, commandée par M. Laguerre, lieutenant de vaisseau, d'un détachement du 3^e corps sous les ordres de M. de Thouars, et comptait 120 ou 130 hommes. Deux pelotons du 3^e corps restaient à la garde du camp. Vers deux heures de l'après-midi, on annonça à l'amiral qu'un des mulets que la colonne avait emmenés avec elle, venait d'arriver tout seul au milieu des cantonnements, chargé de tous les vivres qu'il portait. Cet animal était atteint de deux coups de feu, et dans le bât, des balles avaient laissé leurs traces. Cette circonstance indiquait que nos gens avaient rencontré une résistance quelconque. Pendant toute l'après midi, on vit sur la rive gauche un grand nombre d'individus, portant des sacs de riz, monter le long des murailles, au fort qui couronne la montagne au dessus de Moun-Sou-San-Tann. Une soixantaine de soldats étaient descendus jusqu'à la bonzerie qui est à mi-côte, et restaient là tranquillement assis, causant et regardant de notre côté, lorsqu'un obus de 12, parti de Kakodji, vint, malgré la grande distance et surtout l'élévation, éclater sur une des maisons de la bonzerie et y mit le feu: ce fut un sauve-qui-peut général parmi ces gens qui se croyaient bien certainement hors de portée. La journée tirait à sa fin et la colonne ne reparissait pas encore. Il se passait quelque chose d'extraordinaire: tous les hameaux de la plaine étaient déserts; on ne voyait personne, tandis que, les jours précédents, chacun vaquait paisiblement à ses occupations. Tout ce monde là était-il parti pour le rendez-vous dont l'espion avait parlé? Enfin, vers quatre heures du soir, on aperçut du côté de la ville, la colonne qui revenait par petits pelotons, comme des gens très fatigués. On sut bientôt à quoi s'en tenir: elle ramenait vingt-cinq blessés, dont cinq officiers, mais elle n'avait eu personne de tué. Voici ce qui s'était passé:

La pagode de Tseu-Teun-Sah était plus loin qu'on ne le supposait, puisque la troupe n'y était arrivée que vers onze heures et demie. Au lieu d'une simple Bonzerie, on avait trouvé

une véritable place forte, que sa situation seule aurait déjà rendue inexpugnable. Des murailles, dans le genre de celles Kang-hoa, enveloppaient un ravin bordé par de raides escarpements, et dans lequel on ne pouvait arriver que par un chemin encaissé, dominé de tous côtés. Aucun bruit, aucun signe, ne trahissaient la présence de qui que ce fût: on avançait néanmoins avec les plus grandes précautions, lorsque tout à coup la tête de la colonne fut arrêtée par une grêle de balles et de biscaïens: plusieurs officiers et marins furent blessés dès les premiers coups: M. de la Salle, enseigne de vaisseau, qui était un des plus avancés, frappé à la jambe ayant le bras droit fracassé, faillit tomber entre les mains des Coréens qui avaient fait une sortie; il fut recueilli par des hommes dévoués, et les Coréens obligés de rentrer à l'abri de leurs murs. Le commandant Olivier rallia tout son monde dans une position plus avantageuse, et on commença à tirer contre la forteresse. Les Coréens tentèrent encore plusieurs sorties; chaque fois ils vinrent se briser contre la petite troupe, admirable de sang froid, et rentrèrent abandonnant derrière eux de nombreux cadavres. Mais la place n'était pas tenable: les défenseurs de la pagode étaient très nombreux, près de 3,000, si on croit les versions des Coréens eux-mêmes, et, à la rapidité avec laquelle se succédaient leurs coups de fusil, il est probable que chacun avait plusieurs armes chargées à l'avance. On battit en retraite, avec un calme qui en imposa aux ennemis: ils n'osèrent pas sortir. La colonne revint sans être inquiétée, fort heureusement, car elle eût été dans une position difficile avec ses blessés, dont la plupart ne pouvaient pas marcher. Il fallut les porter pendant près de quatre lieues sur des brancards improvisés. Le dévouement et l'activité de M. Pindray, médecin auxiliaire de 3e classe, qui accompagnait le détachement furent au-dessus de tout éloge dans cette circonstance (Les officiers blessés étaient : MM. Delasalle, enseigne de vaisseau, le bras droit fracassé, plusieurs coups de feu à la main et aux jambes, plusieurs contusions. De Chabannes, enseigne de vaisseau, une balle à la cuisse. Suenson, enseigne de vaisseau de la marine danoise, une balle dans la cuisse, une blessure plus légère à la jambe; Lormier, enseigne de vaisseau, blessé à la jambe; Collier, un coup de feu à la cheville du pied.).

Le *Le Brethon*, rappelé la veille, vint mouiller à Kakodji le 10 dans la matinée.

De l'avis du commandant Olivier, et des officiers présents à l'affaire, une attaque de la pagode de Sseu-Teun-Sah avec toutes nos forces réunies, n'avait que très peu de chances de succès. Il aurait fallu presque faire un siège en règle pour venir à bout de cette véritable forteresse, dont nous ne soupçonnions pas l'existence, tellement nous étions mal renseignés par nos interprètes! Notre artillerie de montagne n'aurait pas suffi pour nous faire brèche dans les murailles, et dans tous les cas il eût été impossible, malgré sa légèreté relative, de la traîner à bras jusque-là. En outre, eussions-nous pu enlever cette place, beaucoup plus forte que Kang-hoa, le personnel dont l'amiral disposait n'était pas assez nombreux pour l'occuper en même temps que Kang-hoa, et il n'y avait pourtant pas moyen d'abandonner, l'une ou l'autre, sous peine de voir l'ennemi s'y installer, et, par conséquent être exposés à ses attaques. Bien qu'il lui en coûtât de ne pas prendre une revanche de la journée de la veille, l'amiral eut la force de résister aux suggestions, à la généreuse impatience de quelques-uns de ceux qui l'entouraient. Les rumeurs des jours précédents semblaient se confirmer: des troupes nombreuses pouvaient d'un moment à l'autre nous faire perdre les avantages que nous avions gagnés: C'était la réponse du gouvernement coréen aux propositions du commandant en chef. L'île de Kang-hoa ne nous appartenait plus: de l'offensive nous passions forcément à la défensive. De plus, la navigation de la Rivière-Salée pouvait être interceptée, et, à tous les voyages à l'île-Boisée, voyages nécessaires pour notre ravitaillement, il eût fallu, sans doute, disputer le passage dans un combat. Le mal considérable que nous avons fait, sans pertes sensibles de notre côté, au gouvernement coréen, était un châtement, une leçon dont il ne fallait pas compromettre l'effet salutaire. L'évacuation de Kang-hoa fut décidée.

Tout le matériel, sauf l'artillerie qui pouvait être utile pour protéger la retraite, fut

embarqué dans la journée du 10. Les blessés furent tous mis à bord du *Kien-Chan* dont les logements offraient une disposition plus favorable que les autres navires. Dans l'après-midi, une épaisse fumée du côté de la ville annonça l'exécution des ordres donnés le matin. Le feu avait été mis au Yamoun et au quartier officiel. Peu de temps après la division du commandant d'Osery rentra à Kakodji.

L'embarquement des hommes commença à deux heures du matin, le 11, et se fit dans le plus grand ordre, malgré une nuit très noire, et la circonstance défavorable de la marée basse. Chaque division s'embarqua dans les canots l'une après l'autre, et jusqu'au dernier moment, des vedettes nombreuses veillèrent à prévenir une attaque à laquelle on pouvait s'attendre: car malgré toutes les précautions prises le jour précédent pour l'embarquement du matériel, on devait bien se douter de nos intentions. Les bâtiments appareillèrent à 6 heures et demie du matin; la marée avait encore deux heures à monter, circonstances favorables pour n'avoir pas trop de courant, surtout au coude. A peine les navires avaient-ils quitté le mouillage, qu'on vit les habitants de Kakodji revenir reprendre possession de leurs maisons et la plupart paraissaient tout étonnés à la vue des changements qu'elles avaient subies. Ce qui dut les étonner beaucoup ce fut un four qu'on avait construit dans une des maisons. Les briques des murailles avaient fourni les matériaux. On y avait cuit du pain la veille ou l'avant-veille pour la première fois. Les maisons occupées par les officiers avaient subi aussi de grands perfectionnements; elles avaient été tapissées et surtout nettoyées comme elles ne l'avaient jamais été auparavant. La descente avait lieu dans l'ordre suivant: *Tardif*, *Déroulède*, *Kien-Chan* avec la chaloupe n°2, *Le Brethon*. En approchant du coude, le *Tardif* tira un coup de canon à mitraille, sur un nombreux rassemblement que le soleil nous empêchait de bien voir, sur la gauche. On lui répondit par de la fusillade, et, au moment où il avait passé tout près de la pointe la plus avancée, on lui tira deux coups de canon de gros calibre, mais sans l'atteindre. *Le Déroulède* à son tour fut accueilli par des coups de fusils et de gingole, chaque navire fut pareillement salué à son passage; mais, quoique les coréens fussent revenus à la charge avec ardeur, il n'y eut personne de touché de notre côté; néanmoins, *le Tardif* et *le Le Brethon* surtout, reçurent beaucoup de projectiles dans leur coque et leur cheminée.

Une fois arrivés à l'Ile-Boisée, on renvoya chacun sur son navire; et la vie maritime recommença. Les blessés furent tous placés à bord de *la Guerrière*, dont la batterie permettait de les installer plus confortablement qu'ailleurs, et où les facilités pour leur traitement étaient plus grandes.

Pendant l'occupation de Kang-hoa, les bâtiments restés à l'Ile-Boisée avaient établi des relations avec les habitants du village de Yen-Yong, desquels ils avaient pu obtenir quelques provisions fraîches, mais en très petite quantité. Tous les matins, un canot se rendait au rivage où ces provisions étaient déposées: on les prenait et on laissait à leur place une petite somme d'argent. Dans les premiers temps, on avait eu beaucoup de peine à faire accepter un paiement quelconque: les habitants avaient, sans doute, peur de se compromettre auprès de leur gouvernement, très peu avare, paraît-il, de la vie de ses administrés. A notre retour, effrayés par le nombre des navires, ils écrivirent une lettre à l'amiral pour qu'il les rassurât; les provisions furent un peu plus abondantes, mais encore bien minimes; quelques légumes et cinq ou six poissons, c'était tout ce qu'on pouvait obtenir chaque matin.

Le 13, le commandant Bochet alla, avec le canot à vapeur, sonder le bas de la Rivière-Salée, jusqu'au coude, sans être inquiété.

Vers huit heures du soir, on vit une petite jonque se diriger sur *la Guerrière*; en approchant, les hommes qui la montaient se mirent à crier: Tche-Fou! Tche-Fou! C'étaient des chrétiens partis depuis trois ou quatre jours du fond du golfe du Prince-Jérôme. Ils apportaient une lettre, déjà vieille (du 3 octobre), des missionnaires restés en Corée. Ces messieurs avaient eu connaissance de l'exploration faite par l'amiral à la fin de septembre et l'informaient qu'ils

venaient le rejoindre, recommandant de se fier entièrement aux porteurs de la lettre pour savoir où ils se cachaient. D'autres renseignements disaient que les Pères, après qu'ils eurent appris le départ des navires français, avaient pu gagner la mer et, qu'aux environs de l'île Peling-tao, ils avaient rencontré des jonques de contrebandiers chinois avec lesquelles ils s'étaient, sans doute, rendus à Tché-Fou, vers le 6e jour de la dernière lune, c'est-à-dire vers le 14 octobre.

Le 16, *le Laplace* arriva de Shanghai, ayant à bord ces deux messieurs, et deux lettrés chinois qu'on avait demandés à Shanghai pour servir d'interprètes. Leur présence, ainsi que celle des PP. Féron et Calais, devenait inutile maintenant; mais on ne tarda pas à reconnaître combien celle du P. Féron aurait été avantageuse pour l'expédition, à cause de sa connaissance de la Corée et de son caractère énergique. Les trois missionnaires, ainsi que les lettrés et les chrétiens coréens, furent mis sur *le Primauguet*, qui devait retourner à Shanghai.

Le commandant Bochet fit encore quelques explorations hydrographiques, avec le *Kien-Chan*, du côté de l'île Eugénie. L'amiral alla examiner le point d'aboutissement d'une route qu'on lui avait signalée comme conduisant directement à Séhoul sans qu'on eût à rencontrer d'autres obstacles qu'un tout petit bras de mer. Par suite des positions respectives de Séhoul et de l'île-Boisée, cette route serait très courte, et, dans le cas d'une expédition contre la capitale, son aboutissement pourrait être choisi comme point de débarquement.

Nos mouvements étaient surveillés avec soin: nuit et jour, on voyait des feux sur les montagnes.

Le départ était fixé au 18, mais le temps avait mauvaise apparence; le vent était au N.-O., déjà très frais, et le baromètre baissait. Il y avait à craindre de rencontrer dehors de la grosse mer qui aurait pu gêner les blessés dont l'état était, du reste, aussi satisfaisant que possible. L'amiral se contenta d'aller jusqu'à l'île Fernande où la division jetait l'ancre dans l'après-midi, vis-à-vis le grand village qui est dans la partie Nord-Est. En mouillant, *le Kien-Chan* cassa une de ses chaînes, mais il fut assez heureux pour la repêcher. *Le Laplace*, mouillé le plus au Sud, fut obligé de changer de mouillage, à cause des inégalités et de la mauvaise qualité du fond. La brise fraîchit et prit, dans la nuit, les proportions d'une véritable tempête de Nord-Ouest; cependant, bien que le mouillage soit peu abrité de ce côté, la mer ne grossit pas beaucoup, si ce n'est avec le courant de flot qui était assez fort pour tenir les navires en travers au vent. Somme toute, c'est un ancrage médiocre, bon tout au plus pendant l'été.

Les jours suivants, le vent se calma peu à peu et on put communiquer avec le village, mais on n'eut que très peu de rapports avec les habitants, des paysans inoffensifs. Le 21, le beau temps était revenu tout-à-fait, une faible brise de Nord, presque calme. De bon matin, le commandant Rochet partit sur *le Kien-Chan*, pour aller encore fixer la position d'un écueil, et à son retour la division appareilla. *Le Laplace* fit route pour Tché-Fou, où il reconduisait les hommes du poste de Kung-Tung: *le Primauguet*, ayant à sa remorque *le Déroulède*, *le Tardif* et *le Brethon* se dirigea sur Shanghai. Le 24 octobre *la Guerrière* et *le Kien-Chan* mouillaient à Nagasaki, ayant été favorisés presque tout le temps, par une mer calme, de sorte que les blessés n'avaient pas eu trop à souffrir. Quelques jours après, l'amiral apprenait avec une vive satisfaction l'arrivée des autres navires à leurs destinations respectives, et c'était pour lui un grand souci de moins que de savoir à l'abri les trois petits navires, incapables de supporter les gros temps déjà communs à cette époque de l'année.

III.

Notre expédition était terminée. J'ai tenu à raconter toutes les péripéties de cette entreprise, et voici pourquoi: naturellement, les critiques ne lui manquèrent pas, surtout de la part de la presse de Shanghai. De braves journalistes, n'ayant aucune idée des difficultés que nous avons rencontrées, et que le récit qui précède a, je pense, suffisamment fait voir, auraient voulu que

nous eussions fait la conquête du pays, ou, au moins, que nous eussions rapporté un traité de commerce permettant d'inonder la Corée des cotonnades anglaises dont le placement devient difficile en Chine.

Pareille idée ne pouvait venir à l'esprit du Commandant en chef avec les forces dont il disposait. Il n'avait voulu qu'une chose, montrer par un audacieux coup de main au gouvernement Coréen qu'on pouvait l'atteindre et l'occupation de Kang-hoa, un des principaux boulevards du pays, l'incendie de l'habitation Royale, la ruine d'un matériel qui représentait une valeur de plusieurs millions de francs, tout cela accompli, sans pertes sensibles de notre côté, était une démonstration irréfutable. Essayer de faire plus avec une poignée d'hommes, dans un royaume qui compte peut-être quinze millions d'habitants, eût été de la démence. Il n'avait pas fallu longtemps pour s'apercevoir que tous les renseignements que nous possédions, étaient aussi inexacts que possible. On nous avait dépeint la Corée comme un pays tout-à-fait dépourvu de moyens de résistance, et, à chaque pas, au contraire, on trouvait les traces d'un esprit belliqueux, partout des armes et des munitions accumulées, aussi les plus impatients avaient-ils vite reconnu qu'une entreprise sur Séhoul était impossible, ou au moins bien téméraire, incompatible avec nos moyens. De plus un ennemi plus redoutable que les Coréens, l'hiver s'avancait à grands pas. Si la Rivière-Salée charriait des glaçons ou gelait, ce que nous étions portés à croire, que seraient devenus les navires ? (Au mois de mars 1867, la corvette américaine *le Wachusetts*, ayant essayé d'aller à Pin-Yang au sujet de l'incendie du *General-Sherman* et du massacre de l'équipage de ce navire, fut obligée de renoncer à ce projet; l'entrée de la rivière était gelée, et les glaçons, charriés par les courants, rendaient la place dangereuse.) Quelle eût été la condition du petit corps de débarquement, sans communication avec la mer, dans une île ruinée, où l'on ne trouvait rien qui pût convenir à l'alimentation de huit ou neuf cents Européens? Les communications avec la mer eussent-elles été maintenues, pouvait-on répondre que les navires, envoyés à Shanghai pour chercher des approvisionnements, auraient été à l'abri de tout accident à leur retour, sur ces côtes pleines d'écueils, que nous avons pu reconnaître tout juste pour y naviguer pendant la belle saison? Rester plus longtemps en Corée, c'était s'exposer peut-être à un désastre, pouvant engager la France dans une entreprise lointaine; le commandant en chef savait bien qu'il n'avait pas le droit de prendre une telle responsabilité, surtout en face des graves événements qui se passaient alors en Europe. Dans le cas où le gouvernement français aurait voulu faire la guerre à la Corée, M. Roze revenait avec de renseignements certains: la route était ouverte. Il avait eu la gloire de montrer, le premier, le drapeau d'une nation civilisée devant une capitale dont on ignorait même le nom. Après une navigation des plus périlleuses, des courses continuelles au milieu des dangers, ils ramenaient tous ces navires, sans autres dommages que des avaries insignifiantes. Certes, nous avons eu beaucoup de bonheur, mais la chance était singulièrement aidée par le talent des capitaines: je crois qu'on trouverait difficilement une réunion d'officiers plus habiles et plus sûrs d'eux-mêmes. Le gouvernement coréen sentit bien le coup qui lui était porté: par deux fois, à la fin de l'année et au commencement de l'année suivante, il fit des démarches indirectes auprès de l'amiral, par l'entremise des autorités japonaises de Nagasaki, port avec lequel la Corée a des relations continuelles, pour que les Français ne revinssent pas (Au mois d'octobre 1867, nous vîmes à Hong Hong, M. Oppert, dont il a été question dans ce récit, il comptait bien retourner en Corée et y faire des affaires. Pour cela, il était en instance auprès du gouvernement Coréen, et il espérait bien réussir. Au printemps de 1867, les P. P. Feron, Calais et Ridet se préparaient à y rentrer, et ils avaient presque la promesse de ne pas être inquiétés: je crois même qu'ils y sont aujourd'hui.). Ces résultats avaient été acquis sans occasionner, pour ainsi dire, de frais, grâce à l'ordre et à l'économie déployés par les services administratifs, et, si une décision de l'Empereur n'avait pas ordonné de partager entre les capteurs le produit des lingots d'argent pris à Kang-hoa, cette somme aurait payé vingt fois les dépenses faites en dehors du service

ordinaire de la division navale. Les faits géographiques entièrement nouveaux, relevés par l'expédition, les magnifiques cartes qu'on lui doit et qui seront des monuments durables, suffiraient pour justifier un déboursé aussi minime. Il ne sera peut-être pas hors de propos d'exposer rapidement, à la fin de ce récit, les quelques remarques que nous avons pu faire *de visu*, et ce que nous avons pu apprendre, au moyen d'informations certaines, sur cette contrée encore si peu connue.

(Ce qui suit n'est guère que la répétition d'un article publié par l'auteur dans le journal *la Science pour tous*, nos des 17, 31 janvier et 7 février 1867, et de *l'Aperçu sur l'hist. nat. de la Corée*, Tome XIIIe des Mémoires de la Société impériale des Sciences naturelles de Cherbourg. On trouve des documents curieux dans l'ouvrage intitulé: *San-Kokf-Tsou-Ran-Sets, ou Aperçu général des Trois Royaumes* (Corée ; île Lisu-Keou : Yeso), par le japonais *Rinsifée*, publié à Yedo en 1706, et traduit de l'original chinois-japonais, par J. Klaproth, Paris. 1832.)

Les Coréens appellent leur pays *Tsio-San*; ce nom signifie: *beauté du matin*. Celui de *Corée*, que les Européens lui donnent, vient de l'appellation *Korai* (en chinois Kao-li), imposée par un chef entreprenant du Nord de la contrée, qui la soumit tout entière à son autorité, deux cents ans avant l'ère chrétienne. Comme chacun sait, la Corée est une presqu'île allongée, à l'extrémité orientale de l'Asie, comprise entre 33° et 43° de latitude Nord, 121° et 127° de longitude Est, ayant environ 1000 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 200. Le pays est très montueux et très accidenté. D'après les meilleurs renseignements, une chaîne de montagnes le parcourt dans le sens de la longueur, plus voisine de la côte orientale que de la cote occidentale. C'est vers celle-ci, par les vallées que laissent entre eux les rameaux et les contreforts de la grande chaîne qui arrivent jusqu'au rivage, que se dirigent les principaux cours d'eau, pour venir se jeter dans la Mer Jaune. L'extrémité méridionale de la presqu'île, sa côte occidentale jusqu'au point que nous avons reconnu, sont bordées d'un nombre infini de rochers et d'îlots, prolongements des sommets escarpés de la terre ferme. Je ne saurais dire si cette barrière d'écueils se prolonge plus au Nord, jusqu'au fleuve *Yalou-Kiang* qui sépare, au Nord-Ouest, la Corée de la province chinoise de Lea-Tong. Sur les cartes coréennes, la côte, dans cette partie, est tracée en ligne droite, à peine échancrée par des anses peu profondes et quelques embouchures de rivières, avec une île çà et là; mais, comme sur les cartes, les parties où nous avons, en réalité, trouvé des îles nombreuses, sont représentées de la même manière, il est bien possible que, plus au Nord, les rivages montrent la même disposition qu'au milieu et au Sud de la presqu'île.

De même que la côte voisine, cette multitude d'îles et d'îlots se compose de terres très accidentées, escarpées, le plus souvent arides, sauf dans quelques ravins abrités des vents du Nord. A la marée haute, les bras de mer qui séparent les différentes îles paraissent encore assez étendus, tandis qu'à la basse-mer, il ne reste, le plus souvent, qu'un étroit chenal, et que plusieurs îles sont réunies par d'immenses plages de vase où il est impossible, ou au moins très difficile, de marcher. Les marées sont très fortes : à une de nos stations, nous avons constaté une différence de 11 mètres 20 c/m entre le niveau de la haute-mer et celui de la basse-mer, le 22 octobre 1866, jour de la pleine-lune. J'ai parlé longuement des difficultés que les courants violents opposent à la navigation dans les canaux souvent rétrécis par des écueils, et où la profondeur est très inégale.

Le squelette des îles et de la partie du continent que nous avons pu voir, se compose de grès quartzeux aux couches rudement redressées; çà et là quelques roches granitiques, des gneïls, etc., etc. Géologiquement parlant, l'aspect du pays rappelle, à la première vue, les côtes de la province chinoise de Shan-Thong, qui est en face, de l'autre côté de la Mer Jaune.

Le climat passe pour être très salubre: je le crois sans peine à en juger par l'expérience que nous en avons faite: sur environ 900 individus, placés dans d'assez mauvaises conditions

de logement, nous n'avons pas eu un seul malade. Le froid est sec et très rigoureux en hiver. Il pleut beaucoup à la fin de l'été. A Kang-hoa, nous avons pu constater un temps très agréable pour la saison: ordinairement un brouillard épais le matin, puis des journées encore chaudes, un ciel d'Italie, des nuits fraîches. Cette sérénité était quelque fois troublée par un petit coup de vent de N.-O., durant un ou deux jours. Les vents de cette partie sont les plus redoutés. A la fin de notre séjour, ils devenaient plus fréquents et plus forts, et amenaient un notable abaissement de température. Janvier et février sont les mois pendant lesquels il tombe le plus de neige: même dans le sud de la presqu'île, il y en a beaucoup, mais elle fond rapidement au soleil sur les flancs des montagnes.

Tout porte à croire que la Corée est bien partagée sous le rapport du règne minéral. On y trouve de la houille, de l'étain, du cuivre, du fer, des mines d'or et d'argent; mais, de même qu'en Chine, le gouvernement ne permet pas l'exploitation de ces dernières. Dans les magasins de l'Etat, il y avait en abondance du plomb en saumons, ou coulé en balles et du cuivre presque pur. Le cuivre jaune et le bronze sont très employés. Pendant un moment on crut avoir fait une trouvaille merveilleuse: le lit du petit ruisseau qui se jette à Kakodji, était plein de paillettes métalliques, brillantes comme de l'or: la Corée était-elle une nouvelle Californie ? Il ne fallut pas longtemps pour détruire cette illusion: les paillettes d'or étaient tout simplement du mica dont toutes les roches sont constellées: autre point de ressemblance avec celles du Shan-Tung. On rencontre partout, dans la campagne, des pierres tombales et de petits monuments en magnifique granit bleuâtre, au grain très serré.

L'île de Kang-hoa (ce nom signifie la *Fleur du Fleuve* : *Kan-hwa* est l'orthographe qui a été adoptée dans les rapports officiels; mais il me semble que *Kang-heva* rendrait mieux la prononciation gutturale des Coréens.) dont nous n'avons bien exploré que les côtes de l'Est, du Nord et du Nord-Ouest, peut avoir de six à sept lieues de long sur quatre de large. Elle se trouve juste à l'embouchure de la rivière de Séhoul, à l'endroit où l'eau douce se mêle à l'eau salée. Kakodji, le point de notre débarquement, est sur le côté oriental, par 37° 44' de latitude Nord et 121° 16' de longitude Est. Le relief de l'île, comme celui des terres voisines, est extrêmement accidenté. Des collines arrondies, des montagnes abruptes, dont les sommets ont au moins 1,000 mètres d'altitude, se dressent au-dessus de vastes espaces de terrain plat que les habitants utilisent pour leurs cultures qui sont parfaitement tenues. La campagne est peu arrosée: les cours d'eau sont rares, mais les plus minces filets sont soigneusement aménagés pour l'irrigation des rizières. L'eau potable est presque toujours fournie par des puits voisins des habitations. Les lianes des montagnes sont généralement arides. Excepté dans les ravins, et sur quelques collines servant de lieux de sépulture, la campagne est assez nue. Les plus beaux arbres sont des pins (*Pinus densiflora*, Veitch., la même qu'au Japon. La saison était peu favorable aux herborisations, la plupart des plantes n'avaient plus ni fleurs, ni graines, et presque tous les arbres perdaient leurs feuilles. En dehors des rizières, l'aspect de la végétation rappelait les régions tempérées de l'Europe.) et un arbre qui a le feuillage du châtaignier et le gland du chêne. De nombreux hameaux se montrent çà et là, entourés de jardins potagers.

L'arbre le plus commun, auprès des habitations, est le *Kam* (*Diospyros Kaki*, Veitch., du Japon.), qui, dans cette saison avait perdu ses feuilles, et était couvert de fruits savoureux d'un beau jaune d'or, gros comme une pomme ordinaire. On voit encore, mais moins souvent, des châtaigniers et une espèce de néflier. Le riz, formant le fond de l'alimentation, constitue la principale culture: de même que dans tout l'extrême Orient, on en retire une boisson enivrante. Les autres cultures consistaient en sorgho, chanvre, petits haricots excellents, un peu de tabac médiocre, du coton à *courte-soie* de qualité inférieure. L'ortie de Chine doit être très répandue, car presque tous les vêtements des habitants proviennent de cette plante textile. Le froment et l'orge sont cultivés en Corée: dans le Nord, la rigueur du climat ne permet, dit-on, que la culture de cette dernière céréale. Nous n'avons pas vu de bambous à Kang-Hoa, mais il y en a

probablement dans le Sud de la presqu'île. Le Gen-Seng, la panacée universelle des Chinois, se trouve, au contraire, dans le Nord.

Les habitants employaient, comme bêtes de somme, de petits bœufs, malheureusement trop rares, et qui fournissaient de très bonne viande. Nous n'avons vu ni moutons ni chèvres. Les rares chevaux étaient très petits, à grosse tête, difformes, très laids: on doit en dire autant des mulets et des ânes, très peu nombreux. Beaucoup de chiens de toutes les vilaines races, très peu de chats. Les porcs, communs, noirs, à ventre traînant. Le seul quadrupède sauvage que nous ayons vu, était un renard à la fourrure zébrée de noir, qui fut pris, pendant la nuit, dans la maison même que j'occupais.

On dit que les montagnes de la presqu'île servent de repaire à des sangliers, des ours et des panthères. Dans le Yamoun nous trouvâmes des peaux, bien préparées, d'animaux de ce dernier genre; mais venaient-elles du pays?

Les seules volailles m'ont paru être les poules, tout-à-fait semblables à notre race commune. En général, il y avait peu d'oiseaux terrestres, excepté des moineaux très communs et deux espèces de pigeons, qui m'ont paru tout-à-fait semblables à ceux du Japon et du Nord de la Chine. Les pies étaient très communes et très familières. Il faut en dire autant des oiseaux de proie, les mêmes que dans toutes les contrées de l'Asie orientale. Je ne crois pas qu'il y ait, nulle part au monde, autant d'oies sauvages, de canards et de sarcelles: un coup de fusil faisait lever des milliers de ces oiseaux du milieu des rizières ou des petits étangs; les bancs laissés à sec dans la rivière, à marée basse, en étaient couverts. Il faut encore ajouter de très grands échassiers qu'on rencontre, presque toujours, par couples dans les rizières, des hérons gris, des blancs, une espèce de barge, etc., etc.

Il y a beaucoup de serpents, entre autres une vipère qui ressemble beaucoup aux nôtres; quelques autres espèces sont, dit-on, redoutables. Je n'ai pas vu de tortues terrestres; mais les Coréens les connaissent bien: car les images de ces animaux sont partout reproduites par la peinture et la sculpture.

Sauf plus amples informations, il me semble qu'un conchyliologiste ne ferait pas fortune sur ces plages vaseuses: nous n'y avons vu que quelques bivalves du genre *Vénus*. Deux espèces de petites coquilles des eaux saumâtres ont été reconnues pour la *Lampassia rumingii*, Crosse, et la *Nassa Sinarum*, Philippi; toutes deux connues seulement depuis peu de temps, comme venant du Nord de la Chine. Les rochers de l'Ile-Boisée nous fournirent de petites huîtres excellentes.

Les quelques poissons achetés à grand peine des habitants, appartenaient aux genres Plie, Plagusie, Gobie, Muge, Batracoidé, Hareng: ils étaient en général de médiocre qualité. La pêche donne des produits abondants: mais notre présence empêchait les habitants de s'y livrer; nous trouvâmes de très grands approvisionnements de morue salée, et d'un autre poisson qu'il était impossible de reconnaître. Des baleines se montrent pendant l'hiver sur les côtes, principalement celles de l'Est; les fanons sont employés pour donner de l'élasticité aux arcs dont il y avait une quantité prodigieuse. L'apiculture doit être en honneur, si on juge par les beaux gâteaux de cire d'abeille et l'excellent miel que nous avons trouvé. Nous avons trouvé aussi beaucoup de *cire végétale*. Je ne saurais dire de quelle plante elle provient, de l'*Hibiscus Syriacus*, du *Rhus succedantum*, tous deux cultivés en Chine.

On estime la population de la Corée à 15 millions d'habitants; ce chiffre est sans doute trop élevé. Les Coréens se rattachent à la race Mongole dont ils ont les traits principaux, mais sans exagération, le nez un peu écrasé, large à la racine, la face plate, arrondie, les pommettes saillantes, le teint tirant sur le jaune citron, quelquefois très brun, très foncé, chez les gens du bas peuple. Les yeux sont noirs, le plus souvent obliques, bien qu'on voie des individus les ayant sensiblement droits. Les dents sont ordinairement mal rangées, fortes, ce qui rapproche les Coréens des Japonais. Les cheveux sont noirs, rudes et abondants, la barbe rare et composée

de poils raides. Les proportions du corps sont bien gardées; nous n'avons observé de tendance à l'obésité que chez un vieux mandarin. Les hommes de haute taille ne sont pas rares; presque tous sont au-dessus de la taille moyenne. Tous se distinguent par la finesse des extrémités: leurs pieds surtout sont d'une petitesse extrême. Ce sont des montagnards agiles et infatigables. Les ascensions continuelles, auxquelles les oblige la nature du pays, l'air vif qu'on y respire, contribuent sans doute au développement qu'on remarque dans leur poitrine. Je ne pourrais rien dire des femmes, n'ayant vu que quelques pauvres vieilles décrépites. D'après quelques desseins, trouvés dans des maisons, elles ressembleraient aux Japonaises. Leur tête porte une abondante chevelure tordue en nattes; mais elles ne se font pas faute de venir en aide à la nature, si on juge par la grande quantité de fausses nattes que nous avons trouvées. Le haut de leur corps est couvert par un corsage; le bas porte un jupon d'autre couleur qui, par ses proportions bouffantes, rappelle la crinoline. Les hommes ne se rasent pas la tête comme les Chinois; ils laissent pousser leurs cheveux et les relèvent de manière à faire une petite houppe, une petite queue verticale, liée avec un ruban, au milieu de la tête; les jeunes gens seuls, avant le mariage, portent une longue queue tressée, pendant dans le dos, comme les Chinois. Un bandeau de crin fait le tour de la tête; pardessus, on pose un grand chapeau noir à larges bords ronds, dont la cuve, en forme de tronc de cône, est trop étroite pour s'enfoncer sur la tête, de sorte qu'on est obligé de le retenir par des attaches sous le menton. Le tissu de ce chapeau est un joli ouvrage à jour: on se demande de quoi il peut abriter. Quand il pleut, on installe dessus un étui conique, un véritable parapluie. Le vêtement est tout blanc, excepté pour les gens en deuil qui sont habillés en gris jaunâtre, et se compose d'une sorte de houppelande croisée sur la poitrine, avec de larges manches, d'un pantalon bouffant serré aux genoux, de bas, et de sandales en paille un peu relevées par le bout. Des lois somptuaires règlent, paraît-il, la forme et la couleur des habits. L'ortie de Chine en fournit la matière: pour l'hiver, on les ouate avec du coton. Nos vêtements de laine excitaient l'admiration générale.

Je ne saurais rien dire des mœurs des Coréens. Le petit peuple, les laboureurs, nous ont paru être de bonnes gens, un peu enfants, curieux, à idées très mobiles. L'ivrognerie est un vice commun: nous en avons vu de fréquents exemples. L'usage du tabac est très répandu: tout le monde fume dans des pipes à long tuyau et à fourneau tout petit, contenant à peine deux pincées de tabac. Je crois que jusqu'à présent le pays a été préservé de l'opium.

On dit les Coréens très jaloux de leurs femmes: celles d'un certain rang ne paraissent jamais en public. La polygamie est permise.

Le riz, un peu de viande, du poisson salé, des légumes, composent l'alimentation de ce peuple. A l'exception des demeures des personnages officiels et des pagodes qui sont bâties tout-à-fait dans le genre chinois, les habitations ne sont guère que des chaumières en torchis, élevées sur un soubassement de pierres. L'intérieur est divisé en plusieurs petits appartements, éclairés par des fenêtres où le papier huilé remplace les vitres. Sous l'aire en terre battue, rarement recouverte d'un plancher, et élevée de 30 à 40 centimètres, on allume du feu pendant l'hiver: la fumée de ces différents foyers s'échappe par une cheminée unique; la cuisine contribue au chauffage général de la maison. Les meubles sont des nattes, des bahuts qui ne manquent pas de cachet avec leurs ferrements en cuivre et en bronze, de grandes jarres, des mortiers pour piler le riz, etc., etc. La puanteur et la saleté de ces huttes défient toute description.

Le langage diffère du Chinois et du Mantchou, mais les Coréens ont adopté les caractères symboliques des chinois pour tous les écrits un peu importants: c'est même faire preuve de peu de science que d'employer les caractères phonétiques de l'alphabet coréen. L'instruction, l'instruction primaire au moins, paraît être très répandue: dans toutes les maisons, même les plus misérables, on trouvait des papiers et des livres. J'ai parlé de la bibliothèque de Kang-hoa: il y avait là — autant que nos interprètes purent y débrouiller quelque chose — des livres d'histoire, les annales du royaume, des réglemens de cérémonial, des traités d'art

militaire, de médecine et de sciences naturelles, et des ouvrages de pure imagination. La plus grande partie de ces livres ont été envoyés à Paris, et il est probable que nos sinologues y trouveront des documents intéressants.

J'ai décrit précédemment la ville de Kang-hoa, le quartier officiel, et les objets de toute espèce qui y étaient accumulés, outre les armes. Était-ce pour assurer les besoins d'une nombreuse population qui se serait réfugiée dans l'enceinte de ce camp retranché: ou bien le gouvernement exerce-t-il un monopole sur la vente de certains objets, mis à l'abri dans une place forte?

Ces sortes de camps retranchés sont, paraît-il, très-communs dans tout le pays. Près de nous il y en avait un à Moun-Sou-Sann-Tann; un autre, dans une position admirablement choisie pour la défense, Tseu-Teun-Sah. Presque tout le rivage de l'île de Kang-hoa, surtout du côté oriental, est bordé d'une muraille crénelée, dont la base est formée de gros blocs assemblés sans mortier, et le couronnement et les créneaux de briques maçonnées. On pénètre dans l'intérieur par des portes voûtées dont les matériaux sont de grands blocs de granit rectangulaires parfaitement taillés. Sur toutes les pointes, il y a des redoutes, se flanquant mutuellement, placées avec une grande entente de la fortification. Toutes ces constructions ont dû demander beaucoup de travail: elles remontent, dit-on, au 16^e siècle. Cette accumulation de défenses doit faire regarder Kang-hoa comme le boulevard de la Corée, surtout si on considère le nombre d'objets précieux qui y étaient conservés avec le plus grand soin. Il y avait entre autres des tablettes en marbre blanc, articulées entre elles, comme les pièces d'un paravent, et couvertes d'inscriptions dorées. C'était, croit-on, des présents faits par les empereurs de la Chine aux rois de Corée lors de leur avènement. (On pourra être fixé là-dessus, trois de ces tablettes ont été envoyées en France, l'une offerte à l'Empereur, l'autre au ministre de la marine, la troisième à la Bibliothèque Impériale.)

D'après le P. Ridet, Séhoul serait aussi une ville enceinte de murailles, mais peuplée de telle manière que tout l'intérieur des murs est plein de maisons. Le point extrême atteint par nos navires, en face de la ville, est situé par 37° 28, de latitude et 124° 28, de longitude. Le gouvernement paraît être absolu ou peu s'en faut. Le roi, au moment de notre passage, était un tout jeune homme: l'autorité résidait par le fait entre les mains de son père qui repoussait les étrangers avec une sauvage énergie. Certaines fonctions publiques, certains grades, sont obtenus comme en Chine, à la suite d'examens: il paraît cependant qu'il y a une noblesse héréditaire à laquelle sont dévolus de droit quelques postes. L'armée régulière de 5 à 6 mille hommes, peut-être du double en comptant les gens employés à la police; mais le gouvernement lève au besoin des milices nombreuses. On avait appelé tous les hommes valides contre nous, pour la défense du pays. J'ai parlé de l'armement suranné des soldats, de leurs fusils à mèche, de leurs armures; mais dans les différentes escarmouches où nous avons eu à combattre contre eux, nous n'en avons jamais rencontré armés d'arcs ou de flèches: tous avaient un fusil, un sabre et une cartouchière. Ils ont beaucoup d'artillerie; mais leurs canons, tout simplement posés par terre, ne sont pas dangereux après le premier feu. Les pièces les plus communes sont de petits canons de bronze ouverts au-dessus de la culasse, qu'on remplace par des manchons de fer creux, dont on peut avoir un grand nombre tout prêts, chargés à l'avance. Des canons pareils étaient en usage en Europe, au XIV^e et au XV^e siècle.

Le Bouddhisme est la religion dominante: les classes élevées suivent, ou sont censées suivre, la doctrine philosophique de Confucius, mais tout le monde paraît être assez indifférent en matière religieuse. Le seul culte vraiment pratiqué est, comme dans tout l'extrême Orient, celui qu'on rend à la mémoire des ancêtres. Les lieux de sépulture sont entretenus avec beaucoup de soin. On peut être certain, quand on aperçoit un tertre planté d'arbres verts, que c'est un champ de repos. Le plus souvent, les tombes ne sont indiquées que par un petit monticule de terre, arrondi et couvert de gazon. Quelquefois ce monticule est au milieu d'un

hémicycle gazonné: souvent à chaque extrémité se trouve une statue de pierre qu'on prendrait volontiers pour une naïve figure de saint, comme on en voit dans nos vieilles églises bretonnes, regardant un autel rectangulaire en granit. Ailleurs les sépultures sont indiquées par de grandes tablettes verticales, en pierre parfaitement polie, debout sur un socle carré, ou bien représentant une tortue (Ces sortes de monuments sont communs en Chine.)

La beauté de ces pierres tombales, la finesse avec laquelle le granit est poli, suffiraient seules pour démentir le reproche de manquer totalement d'industrie qui a été adressé aux Coréens. Je citerai encore, comme très remarquables, leurs étoffes d'ortie de Chine, le papier de différentes espèces, qui est, ou soyeux, ou résistant comme du parchemin, leurs livres parfaitement imprimés par le même procédé que les livres Chinois (*incunable sylographiques*), les meubles avec des armatures de bronze, les nattes, la potterie commune qui comprend des jarres d'une grande capacité, les carquois, les sacs en cuir pour renfermer les casques et les armures, les vases en fonte de fer, en bronze, etc.

A Kang-hoa l'agriculture paraissait être la principale occupation de la population: les terres étaient bien cultivées, propres. Des chemins bien entretenus, assez larges pour permettre à quatre ou cinq personnes de marcher de front, reliaient entre eux les points principaux. Nous n'avons pas vu de charrettes ni rien qui en tiennent lieu.

La configuration des côtes a développé le cabotage; mais les bateaux coréens sont inférieurs aux jonques chinoises. Ce sont de grandes barques carrées, plates, dans la construction desquelles, la plupart du temps, il n'entre pas un clou. Sans l'aide des marées, elles ne pourraient pas gagner dans le vent. Comme dans les jonques chinoises, les voiles sont en nattes et les ancres en bois. On manœuvre ces dernières au moyen d'un treuil horizontal, autour duquel s'enroule le câble. Le treuil est mis en mouvement au moyen d'une ou deux grandes roues verticales dont les rayons sont unis entre eux par des cordes. Le transport du riz des provinces du Sud à la capitale, du sel, des produits de la pêche, de la cire, etc., alimente en bonne partie, le commerce maritime: de plus, il se fait vers le Nord, une contrebande assez active avec des jonques venues du Shan-Tong.

Le peu de commerce extérieur, que permette l'esprit d'isolement du gouvernement, a lieu, d'un côté avec le Japon (On rencontre presque toujours des barques coréennes à Nagasaki) et de l'autre avec la province chinoise de Léa-Tong; mais sous l'inspection des mandarins. C'est par le Lea-Tong que s'écoule la racine de Gen-Seng.

Les monnaies courantes sont de petites pièces de bronze tout à fait semblables aux sapèques des chinois, percées de même d'un trou carré pour les enfiler, et portant, en caractères chinois cette inscription: paix perpétuelle; valeur universelle. Les paiements plus élevés se font avec des morceaux d'argent pur qu'on pèse pour en connaître la valeur, comme cela a lieu dans l'intérieur de la Chine. On n'avait pas l'air de se douter de ce qu'étaient les piastres, ou les morceaux de piastres que nous voulions donner en échange des provisions.

Telles sont les remarques que j'ai pu faire pendant notre séjour à Kanghoa: elles sont bien peu nombreuses. Le récit de l'expédition fait voir combien nos moyens d'investigation étaient restreints, sans interprètes, quand la meilleure partie de la population s'était enfuie; mais la route est ouverte; le charme qui maintenait la Corée dans l'isolement est rompu, et d'autres explorateurs, placés dans des conditions plus favorables, compléteront ces renseignements à peine ébauchés.

Commandant Henri Jouan

His obituary and various tributes were published in *Mémoires de la Société nationale des sciences naturelles et mathématiques de Cherbourg*, Tome xxxvii (4^e série tome vii). Paris /

Cherbourg. 1908 – 1910.

<https://archive.org/stream/miresdelasocinat37soci#page/n11/mode/2up>

Born in Tréauville, Cherbourg, January 25, 1821, died in Cherbourg June 17, 1907. Son of General Jouan, governor of Cherbourg. Entered the Naval School in 1836. Served on the ship that brought the body of Napoléon back to France. In 1847 he was promoted 'lieutenant de vaisseau' and was stationed for 3 years in La Réunion, then spent 6 years in Polynesia, including the Iles Marquises. There he continued the interest he had already manifested in La Réunion, in studying the anthrology, flora and fauna of distant lands. In 1857 he was awarded the Cross of the Légion d'Honneur for services rendered. In 1863, still in Nouvelle Calédonie, he was promoted 'capitaine de frégate' and ordered back to France. Admiral Roze, commandant of the naval division in the China Seas, had known him at the start of his career and arranged for him to be appointed his 'chef d' état-major.' As such he participated in the 1866 expedition to Korea. In 1873 he was promoted 'capitaine de vaisseau' but in 1876 he was put in charge of the Division des équipages of the fleet and he was always much liked by the simple sailors. He retired in due course and remained active to the end, although he became blind in his last years.

He joined the Société nationale académique de Cherbourg in 1858, and was its President for over 20 years. The list of his publications comprises 166 items, scientific and popular, on topics covering the places he had knowledge of, from Cherbourg to Polynesia.